



MES GRANDS PERES, CES POILUS VENDEENS (Campagne d'Algérie, Construction chemin de Fer du Maroc) (Chemin des Dames, Tranchée des Baïonnettes, Bataille de Verdun, guerre 39-45 et les camps)

Auteur : Jean-Henry BOUFFARD - LÉREIN

(La Couverture, pour moi, représente une tranchée et de chaque côté coule à flot le sang Franco-Allemand

PREFACE



« Si j'avance suivez moi, si je recule tuez moi, si je meurs vengez moi »

La Rochejaquelein

Beaucoup vont penser encore un livre sur les Poilus de 14-18, oui c'est vrai mais aucun ne parle du 137ème Régiment d'Infanterie de Vendée et surtout de l'histoire de mes propres grands pères. Ce régiment composé de Vendéens était cantonné à Fontenay le Comte, capitale du Bas Poitou, il a servi pendant les deux guerres auxquelles mes grand père ont participées. Mon grand Père André Lérein est un des rares à avoir fait les deux, mort sans les honneurs du drapeau national et sans légion d'honneur, comme d'ailleurs mon autre grand père et son frère, mais c'est la France.

Je me devais d'écrire ce livre en mémoire de ceux du 137^{ème} R.I Vendéen, en racontant leurs histoires et celles de mes grands pères vendéens, qui ont servi dans cette grande guerre, la soit disant der des der. Mon grand père Henri Bouffard a lui servi aussi dans cette guerre et fait la campagne du Maroc, comme son frère Adrien au 108^{ème} et comme mon arrière grand père Emile Bouffard (leur père) qui lui aussi à fait la campagne d'Algérie. Je vais narrer leurs écrits sur cette époque. Son Frère Adrien Bouffard 2^{ème} fils d'Emile fit la guerre 14-18 au sein du 108^{ème} d'Infanterie basé à Bergerac.

L'histoire de mes grands pères illustre bien cette détermination des Vendéens à défendre leur territoire, leur patrie.

Guerres de Vendée, Guerres des Tranchées, les Vendéens sont toujours la où il faut quand il faut, leur courage, leur hargne au combat, leur sens du devoir, tout en restant des humains font l'honneur de la Nation, sans pour autant avoir la reconnaissance d'elle.

Avant de parler de la guerre 14-18 je vais, si vous le voulez bien, parler du récit de mon arrière grand père Emile Bouffard et sa campagne en Algérie à partir de 1880. Nous ferons un détour par le Maroc ou mon grand père Henri Bouffard a fait une campagne et nous irons suivre le sentier des guerres 14-18 et 39-45 et les camps pour mon grand père André Lérein et ses deux frères Louis et Gérard ainsi que du Frère de mon grand père Henri Bouffard, Adrien, qui lui a fait 14-18 au 108ème R.I, cité à la fin.

CHAPITRE I

Nous allons voir le récit de voyage de mon arrière grand père Emile Bouffard caporal au 50^{ème} régiment d'infanterie 3^{ème} bataillon 4^{ème} compagnie et 12^{ème} corps d'Armée. Né de Pierre BOUFFARD et de Victoire DENIS qui habitaient à Foussay-Payré en Vendée.

RÉCIT DU VOYAGE DE MILIANA EN ALGÉRIE CAPORAL EMILE BOUFFARD



Emile Bouffard et son épouse Louise Pommier

A Saint Laurs devant leur maison

Emile Bouffard est l'un des nombreux enfants de Pierre BOUFFARD et de sa femme Victoire DENIS de Foussais – Payré en Vendée. Je ne connais pas son enfance, sa scolarité et sa vie de jeunesse malheureusement il me reste que les écrits de son voyage en Algérie.

(vois aussi mon livre « Autobiographie et Biographie de mes Familles Vendéennes de 1598 à 2010 sur mon site : jena-henrybouffard.fr dans le dossier : qui suis-je –Hibakusha)

Affecté au 3^{ème} bataillon du 50^{ème} régiment d'infanterie, mon arrière grand père, Emile Bouffard, partit de Périgueux avec le 12^{ème} corps d'armée pour Miliana en Algérie. J'ai du partir avec mon bataillon et le suivre dans son changement de garnison.

Avant d'entreprendre ce récit qui m'aura rien de très important je réclamerais tout d'abord l'indulgence. De tout ceux qui pourront en prendre connaissance de fermer les yeux non seulement sur les fautes d'orthographes, mais aussi sur celles que je pourrais faire sur la combinaison des phrases et les différentes expressions que je pourrais employer.

Cet intrépide bataillon surnommé « Le Bataillon de Fer » désigné pour cette campagne comme étant le premier bataillon à marcher, partit de Périgueux le 06 octobre 1880 à 11h00 ¼ pour la dernière foison rappelait au 3ème bataillon pour la réunion dans la cour de la caserne. De la cité à 11h00 ½ on faisait l'appel et tous ces jeunes et vaillants soldats désireux de voir cette terre dans l'Afrique, attendre avec une anxiété complète l'heure de départ . Beaucoup croyait l'avoir rêvé et s'imaginait alors passer simplement une revue de campagne, pour moi je ne m'étais pas illusionné et je savais parfaitement que ce n'était pas un rêve mais bien la réalité.

A midi moins le quart le Colonel donna l'ordre de départ, a ce signal la musique et tous les clairons du régiment se mirent à exécuter la marche des Adieux, défilé qu'à toujours été celui des grandes fêtes. Alors le Colonel, le Lieutenant colonel, tous les Officiers supérieurs et une grande partie des Officiers du 50^{ème} ouvraient la marche; nous quittâmes la caserne en adressant à nos camarades nos adieux et nos remerciements de ce qui voulait bien nous conduire jusqu'à la porte d'entrée de la gare pendant le parcours de la caserne à la gare, la musique nous a fait entendre la Marseillaise et la marche du drapeau. Une foule de gens stationnent sur toutes les rues du parcours, pour nous féliciter et nous souhaiter un excellent voyage.

Il était midi et demi lorsque nous entrions en gare et un quart d'heure après nous montions en voiture, d'après les principes d'embarcations militaire, cette opération ne nécessitant que de très peu de temps à 1 heure de l'aprèsmidi le train se mettait en marche.

Une dernière fois nous agitâmes nos képis pour dire adieu à nos amis et à Périgueux ou le régiment s'y trouve depuis longtemps et ou nous tous nous avions resté assez. En peu de temps la ville disparue et le train emportait sur ses grandes routes ferrées le bataillon du 50^{ème} régiment de Périgueux sur l'Algérie. Je ne puis énumérer toutes les stations du chemin de fer ou nous avons passé, je me bornerai simplement à dire celles où nous sommes arrêtés qui sont aussi les plus importantes.

A six heures du soir j'apercevais une ville qui paraissait assez agréable comme aspect, aussitôt le train s'arrêta nous entrions dans la gare d'Agen, sans avoir pu juger de la grandeur de cette ville. Nous eûmes près d'une heure d'arrêt mais, comme il nous était impossible de sortir de la gare, il a fallu rester à se promener dans les galeries sans pouvoir seulement pénétrer dans l'intérieur du buffet, des factionnaires placés en interdisaient le passage ; ce n'est qu'avec de grande difficultés que quelques uns parvenaient à se procurer du vin, et encore il a fallu le payer à des prix fabuleux. Il était sept heures et quart, lorsque le train s'est remis en route pour Toulouse ou nous avons un arrêt de 15 minutes, le train ou nous ne sommes arrivés qu'à 10 heures du soir, nous avons eu un arrêt de 15 minutes ; le train commençait à avoir un certain retard. Nous quittâmes Toulouse à 10 heures 20 minutes du soir et le train commença d'activer sa marche pour reprendre son retard et, ne pas encombrer la voie, nous avons un arrêt dans toutes les gares suivantes Carcassonne, Narbonne, Perpignan la nous avons du rester en gare et débarrasser la voie pour laisser passer le train des voyageurs, nous avons resté plus de 4 heures, toujours dans les mêmes conditions qu'à Agen et autre part c'est-à-dire que l'on n'a pas pu sortir de la gare. Nous sommes partis de Perpignan à 4 heures et demi et nous sommes arrivés à Port Vendres où nous devions embarquer à 10 heures du matin.

Après quelques secondes de répit l'on s'est disposé à quitter la gare pour se rendre à la caserne des passagers où nous devions passer la journée.

Port Vendres est une petite ville de peu d'importance situé sur le bord de la mer méditerranéenne à l'angle du golfe du lion elle possède un port assez renommé surtout pour les transports de l'état et de l'armée, quand au commerce je ne crois pas qu'il y en avait beaucoup.

Dans le port on ne voit pas beaucoup de commerce, quand à la ville ellemême, c'est une petite ville qui peut avoir 2 à 3000 habitants. La caserne des passagers celles ou nous avons été caserné se trouve placée sur un petit rocher qui s'avance dans le port. Aussitôt arrivé à la caserne le quartier fut consigné pour tout le monde jusqu'à 2 heures de l'après diner de façon que tous puissent s'approprier et préparer tous les colis pour l'embarcation qui devait s'effectuer à 8 heures du soir. Dès que tous se furent appropriés, l'on commença de mettre les cartouches dans les tonneaux, les fusils en paquet puis on étiqueta les havresacs et fourniments, cette opération fut terminée avant deux heures et tous à l'exception des hommes de corvée, commencés pour porter les colis et ballots, purent aller promener visites de la ville et le port de Port Vendres, ils étaient libres jusqu'à 5 heures.

Le temps libre que l'on avait à disposer, quoi que très court, fut assez long pour que quelques uns se distinguent. Comme tous à peu près avait quelque peu d'argent cela ne se demande pas, chacun se mit à faire quelques dépenses. Je ne sais pas si le vin était bon où si la fatigue avait rendu les hommes malades, tout ce que je peux dire, c'est qu'à la soupe, vers cinq heures du soir, lorsqu'il fallut rentrer une grande partie ne pouvait plus trouver la caserne tellement ils étaient ivres. Après cinq heures, le quartier était consigné, tous furent obligés de rester en caserne et cela n'était guère agréable tous voulaient partir et plusieurs même manifestaient hautement leurs désirs. Puisque les minutes furent longues, les trois heures s'écoulaient et l'on commença l'opération d'embarquement, voilà comment procéder à l'embarcation.

Le Sous Intendant militaire était à l'entrée du navire de la Compagnie Transatlantique, portant le nom de « Saint Augustin » faisant le service des postes de Marseille à Alger et venu à Port Vendres pour nous conduire à cette destination. Il fit l'appel d'après une liste nominative et chacun à l'appel de son nom entrait dans le navire et prenait place à la classe qui lui était désigner.

Notre navire est un transport de 1^{ère,} 2^{ème,} 3^{ème et} 4^{ème} classe, sa longueur totale de 101 mètres et sa largeur de 10 mètres ; son équipage n'est pas top nombreux il n'est que juste suffisant pour le service, les transports et pour l'entretien du navire. Les Officiers supérieurs étaient en première classe, les Officiers subalternes en 2^{ème} classe, les Adjudants, Sergents-Majors et Sergent en 3^{ème} classe et nous les caporaux et soldats en 4^{ème} classe. Dans cette dernière classe il n'y a pas de cabine on loge en grande communauté dans la même chambre ou sur le pont au grand air et pour lit l'on a tout simplement une petite couverture voilà comment l'on est logé en 4ème classe. Tout était terminé à 9 heures et quart, le bataillon du 50^{ème} ainsi que celui du 108^{ème} et autres passagers étaient embarqués, il ne restait plus qu'à partir. Le Capitaine du navire fit lever l'ancre, et les marins se mirent à l'œuvre pour préparer le départ, ils levèrent le pont qui nous avait servi pour arriver au navire ; enfin à 10 heures du soir, la cloche du Saint Augustin sonna et un coup de sifflet répondit aussitôt, le navire se mit en marche quelques instants après tout changea de perspective sur le bord du navire, dès que nous eûmes gagné la pleine mer, la traversée commença avec ses différentes péripéties qui sont assurément assez importantes.

Bientôt la terre disparut et au milieu de la nuit par un beau clair de lune on ne voyait plus que le ciel et l'eau. Une grande partie des passagers civils et soldats commencèrent à chercher les baquets sur la rampe du pont pour exécuter les diverses opérations qu'exige le mal de mer et de tous côtés l'on ne voyait plus que ces malheureux rejeter par ci par là sur le navire tout ce que leur gênait l'estomac. De telle façon que ceux qui se trouvaient pas indisposés étaient obligés de se chercher un asile soit sur le pont ou dans l'intérieur pour se mettre à l'abri. De ces différentes explosions qui répandaient sur le pont et même dans les chambres une odeur infect.

Fatigué de la route je me suis mis en devoir de me faire un lit avec ma couverture comme dans l'intérieur la chaleur et les mauvaises exhalaisons m'auraient rendus malade aussi ; me suis-je résigné à coucher sur le pont, je commençais de déployer ma couverture en face du mat tribord sous la rampe du pont.

A peine fus-je installé que je m'endormi dans mon profond sommeil, je n'ai rien entendu de ce qui a put se passer pendant la nuit. Pour la première fois le lendemain je me réveillais au milieu de la mer, je voyais l'aurore nous annoncer le soleil et une belle journée, il était cinq heures du matin. Alors les yeux encore appesantis, il me semblait que je sortais d'un rêve, je ne pouvais pas croire à la réalité. Je me croyais encore en France et même à Périgueux dans cette vieille caserne de la cité. Enfin après être revenu à moi-même, je m'aperçus de la réalité. Nous commencions de voir Barcelonne où il me semblait que nous serions bientôt arrivé, mais nous eûmes le temps d'attendre et de nous laisser aller à nos réflexions intimes, que je ne peux décrire. Le « Saint Augustin » rentrait dans le port de Barcelonne le 08 octobre à 07 heures et demi du matin après avoir fait une traversée de 10 heures a peu près. On jeta l'ancre à la mer, la poste descendit la correspondance dans un canot pour la conduire à Barcelonne, notre navire ne pouvant pas aborder jusqu'à la ville. La on déchargea des caisses et des pommes de terre qui se trouvaient rendues à destination. Les Espagnols arrivèrent autour du navire en apportant dans leurs chaloupes des raisins, du pain, du vin, de l'eau de vie, du tabac, des oignons et cigarettes et tout a dont on avait besoin pour boire et manger et avec des cordes nous pûmes acheter tout ce qui nous faisait plaisir, ls prix mêmes n'étaient pas exagérés. Nos Officiers prirent un canot et se rendirent à Barcelonne pour faire une petite balade et restèrent plus d'une heure. Ils rentrèrent à bord vers les 11 heures 1/4. Nous restâmes encore près d'une heure dans le port de Barcelonne, pendant laquelle nous avons même pris des passagers partant également à Alger. Comme à Port Vendres il fallut quitter Barcelonne et reprendre la mer. On leva l'ancre pas sans difficultés, car elle s'était entravé, il a même fallu aller en arrière pour pouvoir l'enlever après quelques instants de lutte entre ces obstacles, l'on parvint à retirer l'ancre et nous pûmes partir à 1 heures de l'après diner.

A peine avions nous repris la mer, que comme à notre départ beaucoup étaient malades et même plus malades qu'en partant de Port Vendres.

La journée était belle et une sérénité sans pareil rendait la traversée agréable ; l'on pouvait croire en voyant cette mer si calme et si douce que tout prêtait pour nous permettre un bon voyage.

Le soleil dans toute sa splendeur se reflétait sur cette immensité d'eau si tranquille et en faisait un véritable miroir transparent ou l'on voyait parfaitement tous les mouvements du navire. Ce spectacle charmant occupait tellement mon esprit que je ne songeais plus à manger, cependant depuis dix heures du matin, heure à laquelle nous avions déjeuner dans le port de Barcelonne on avait rien pris. Le déjeuner du matin se composait du bouilli avec un excellent bouillon gras puis des lentilles très bien préparées, mais peu pouvait en manger, le mal de mer leur en empêchait, ce qui fait qu'après le repas on jeta des pains entiers à la mer.

Il était quatre heures et demi, lorsque la cloche annonça l'heure du diner, voilà comment se fait la distribution dans les premières classes jusqu'au 3ème ils sont servi à table, nous en 4ème on réunit 12 passagers à la fois et on leur donne un bidon de vin contenant à peu près ¼ et ½ par homme, puis 2 pains pouvant peser de 3 à 4 livres chacun (1 livre 500grs), alors les passagers se rendirent à la cuisine ou on les comptes encore et le cuisinier donne dans une grande gamelle la viande pour les 12 à la fois et une seconde gamelle pour les légumes. Voilà comment on est servi en 4ème classe. Maintenant il s'agit de se procurer une table, comme il est impossible dans trouver on s'installe sur le parterre, puis on commence à manger et comme le couchant on mange en communauté 12 dans le même plat. Tout cela n'est rien, mais c'est lorsqu'un des convives surpris par le mal de mer vient augmenter la ration des vivres en répandant dans la gamelle ou sur le pain les matières qui leurs gênent l'estomac. Je n'ai pas besoin de dire combien vite est fait le repas dans ces conditions, en abondance tous et quelques uns même sont obligés de suivre le mouvement.

Pour moi je n'ai pas eu à me plaindre dans ces différentes occasions me trouvant de faire ordinaire avec des camarades qui ne s'aperçurent pas du mal de mer et qui comme moi firent la traversée sans avoir aucune indisposition.

Tous les repas sans exception sur mer sont vite fait après avoir diner ou déjeuner ou même pris le café. Je commençais à prendre ma place habituelle qui se trouvait sur l'entrée des cabines de 3^{ème} classe. La je contemplais avec satisfaction cette mer qui était si belle et j'examinais les navires qui venaient de certaines directions.

Je les contemplais et voyais apparaître tout d'abord comme une noix à près de 80 kilomètres loin et insensiblement on les voyaient grandir en se rapprochant d'eux cela attirait tellement mon attention que je ne sentais pas la chaleur du soleil qui me brusquât tellement que je fus obligé de saigner du nez. La nuit arriva et il fallu comme la précédente nuit se trouver un endroit favorable pour passer la nuit et pour ne pas avoir les mêmes inconvénients. Je suis descendu m'installer dans une grande chambre de tribord sur le plancher qui recouvre la partie de la cale ou en descend les bagages et colis, je ne sais trop comment on appelle cela.

Je m'endormis bientôt bercé pour la deuxième fois par les eaux de la mer méditerranéenne et aussi tranquille que dans un lit de plume. Je fis une excellente sans qu'aucun incident ne trouble mon sommeil.

Il fallut même que l'on vint me réveiller pour aller prendre le café le matin pour le café comme pour les autres repas la distribution se fait de la même manière on réunit une dizaine de passagers et l'on donne 2 pains de 3 livres les deux, puis dans une grande gamelle on met du café de façon que chaque passagers ont à peu près un quart. Alors chacun sert de pain et de café pars se chercher un endroit favorable pour faire son déjeuner de façon à n'être incommodé par personne.

Ce jour là, qui était le samedi, personne ne sentait le mal de mer est nous commencions à voir la pointe du jour, de voir les montagnes d'Afrique et comme dans toutes les traversées à peine voit on la terre que la mer ne produit plus aucune indisposition pour tous les passagers ce qui fait que ce jour là, tous sans exception prirent le café avec un certain appétit que je ne saurais désigné et même une grande partie attendait avec impatience que la cloche annonça le déjeuner car depuis le départ de Port Vendres quelques uns avaient encore rien pris.

Enfin depuis 6 heures du matin on voyait quelques côtes et toujours on s'en approchait mais on arrivait jamais ni on ne voyait pas Alger.

Ce n'est que vers les 8 heures er demi que nous pûmes apercevoir la ville de « Saint Eugène » qui se trouve sur la droite en arrivant à Alger, pendant plus de 3 heures il nous semblait toujours arriver mais la distance suit met ne se mesure pas comme sur terre avec des poteaux kilométriques, je ne puis savoir exactement quelle distance nous avons parcourue en apercevant ainsi la ville de « Saint Eugène » et la ville « d'Alger ». En examinant la vitesse du navire qui peut-être évaluée de 30 à 35 kilomètres heure, on pouvait se baser à 90 kilomètres par heure.

Notre traverser se terminait et le navire allant aborder. Cette ville tant désirée commençait de se montrer à nous dans toute sa splendeur, son port très vaste et très renommée nous apparaissait avec tous ces navires et frégates cuirassées. Le « Saint Augustin » jetait l'ancre au milieu de l'avant du port d'Alger.

Nous étions arrivés dans cette ville que depuis notre départ de Périgueux était notre espérance unique, il nous semblait à tous être au bout de nos fatigues en arrivant à Alger, mais nous fumes déconcertés lorsque notre commandant nous annonça que nous ferions la route par étapes jusqu'à Miliana contrairement à ce qu'on nous avait dit en France, c'est-à-dire à simplement qu'au lieu d'être transporté par le chemin de fer d'Alger à Miliana, la nous devions prendre garnison ; il nous fallait encore faire les cinq étapes à pieds et porter le sac avec une charge bien plus forte que celle qu'on porte en France, je ferais le détail du sac au moment du départ. Pour débarquer comme le navire ne pouvait aborder la terre, il a fallu prendre de ces bateaux qui servent à l'embarcation des bois et fourrages et que je ne saurais désigner par le nom qui leur est donné. Le débarquement commença aussi par le 108 ème qui garnissait deux bateaux que nous avions à notre disposition cette opération ne fut pas longue, en moins d'une heure tous les passagers étaient sur terre, et c'est la ou nous apprenions cette belle nouvelle que j'ai dit en dessus.

On nous place sur deux rangs en face de la porte d'Alger et du viaduc qui maintient la route nationale et qui sert de digue. Nous reçûmes la tous nos ballots, on distribua les sacs, les cartouches et les fusils et de suite on donna l'ordre de faire les sacs et de se nettoyer pour traverser la ville en si rendant à l'intendance où nous devions toucher les sacs, tentes, abris qui en Algérie servent souvent de logement.

A 2 heures de l'après midi on met sac au dos et les clairons ouvraient la marche, on traversa la place nationale ou est la statue du Duc d'Orléans puis plusieurs rues dont je ne connais pas les noms, et nous arrivâmes enfin à l'intendance ou se trouve les magasins de campements. Nous ayons 189 arrêté, on nous fit former les faisceaux sur le bord de la rue, on posa les sacs sur le trottoir et la nous reçûmes chacun notre tente avec ses accessoires qui se composent de la toile, des montants au nombre de deux, des petits piquets au nombre de trois, de deux petites cordes pour fixer la tente aux piquets et d'un cordeau de tirage.

Tous les hommes reçurent aussi 1 pain pour la ration du samedi et celle du dimanche. A 4 heures ½ on nous dirigea sur « Mustapha » banlieue et champ de manœuvre de la ville d'Alger. Il était cinq heures ¾ lorsque nous arrivons à « Mustapha » c'est un champ de manœuvre superbe et très grand et où toutes les troupes d'Alger viennent faire l'exercice, on forme les faisceaux immédiatement après les sacs furent défaits et bientôt les toiles de tentes furent déployées et boutonnées par 4. La nuit commençant de tomber et nous qui n'avions jamais montés une tente nous nous trouvions grandement embarrassés nos Officiers donnèrent l'ordre d'aller quérir des Zouaves qui se trouvaient à la caserne du champ de Mars faisant face au camp. Le Général en chef d'Alger 19^{ème} corps d'armée vint à ce moment avec son aide de camp, il salua nos Officiers et nous gratifia de 15 francs par compagnie, sommes versée pour donner ¼ de vin à tous les hommes, il repartit aussitôt avec sa voiture pour voir le Bataillon du 108 ème qui se trouvait de l'autre côté du camp. Nos Zouaves étant arrivés on se met à l'œuvre pour monter le camp avec les petites tentes sac abri qui sont en usage seulement en Algérie. Les tentes furent montées pour 6 hommes et dans chaque tente, les hommes qui devaient les occuper se mirent à l'œuvre pour faire leur lit, à qui assurément c'est guère difficile dans ces conditions. Dans ma tente comme dans toutes les autres nous avons placé 3 couvre pieds parterre ce qui formait le lit, on plaça les havresacs d'un côté pour nous servir de traversin et voilà l'excellent lit de plumes qui nous attendaient en Algérie.

L'appel du soir se fit à 8 heures ½ et aussitôt après tous sans exception rentrèrent dans les tentes au signal donné par l'Adjudant. Les hommes de mon escouade étant rentrer, je pénétrai aussi dans ce superbe appartement et je me mis en devoir de fermer la porte d'entrée chose facile à faire : on rabat la toile qui à cet effet n'est boutonnée que d'un côté seulement puis de l'intérieur on boutonne cela en passant la main entre les deux boutons assez exposés et voilà tout de suite la maison formée.

Les trois couvre-pieds qui n'étaient pas étendus servaient de couverture ce qui n'étaient pas trop lourd pour nous garantir de la fraicheur, des brouillards de la mer Méditerranée qui borde le camp. Malgré tout cela je me suis endormi ainsi que tous mes camarades sans m'occuper de rien tellement j'étais fatigué. Il est à remarquer que nous avons été obligés de faire notre cuisine en plein champ et chercher des pierres pour la construction de nos fourneaux ce qui fait que nous avons mangé la soupe à la chandelle, il était près de 6 heure $^{1/2}$. La plus grande partie de la nuit se passa sans que je m'aperçu de rien, mais sur les 2 heures et ½ du matin, je me réveillais en sursaut et une fraicheur extraordinaire me glaçant les pieds et les jambes jusqu'au genou ce n'était pas étonnant un des petits piquets avait lâché brisé et la tente n'étant plus tenue, nous trouvions les jambes en dehors et comme il pleuvait assez ce n'était point étonnant qu'on sente la fraîcheur en étant mouillé par la pluie, je réveillais deux des camarades et nous avons replacé le piquet en tendant la toile sur une de ces extrémités après cette opération je replaçais ma couverture en me ployant dedans, je me suis rendormi la de suite et assez solidement jusqu'au lendemain matin sans qu'aucun incident ne troubla mon sommeil. Le lendemain dimanche 10 novembre 1880 on se réveilla en entendant les clairons nous sonnant le réveil en campagne comme on n'est guère bien couché sur la terre tous se levèrent et n'ayant rien à faire chacun prit ses dispositions pour aller visiter la ville d'Alger.

Je fis comme les autres et je pris le « tramways » pour me rendre à Alger afin d'examiner autant qu'il me fut possible la ville et les habitants et comme le

temps n'était pas trop long puisque je n'avais que la journée seulement à disposer et encore fallait-il rentrer à 5 heures ce qui réduisait pas mal la journée.

Je pris le « tramways » jusqu'à la place nationale ou je fus bientôt arrivé. Descendant du « tramways » je commençais mes explorations dans cette ville qui est tout à fait agréable et ou je fixerais volontiers ma résidence.

Ce qui me frappa le plus c'est la tenue excentrique et la manière de vivre des Arabes, leur force ainsi que leur physique et leur religion. Ils sont tous grands et bien découplés, ils ont aux pieds des savates et les jambes nues jusqu'au genou, pour vêtement ils ont un burnous blanc qui leur couvre le corps, puis un deuxième avec capuchon. Ils mettent autour de la tête qui est complètement rasé un turban en cordes d'Aloès par-dessus le bonnet du burnous. Je ne puis pas expliquer leur religion ce serait trop long, je me bornerai simplement à dire ce que j'ai vu de mes propres yeux. Du haut de la Mosquée le Marabout leur crie comme un « sorcier » dans cette langue que je ne comprends pas que l'heure de la prière est sonnée. Aussitôt les Arabes cessent leurs travaux, ils se mettent à genou, baisent la terre, la frappe avec les mains et murmurent dans leur langage incompréhensible la prière de Mahomet qui dure bien au moins dix minutes. Pendant ce temps la il est impossible de les déranger on leur cause ils ne répondent pas, on les frappent, on leur fait toutes sortes d'histoires ils ne bougent pas, ils ne répondent qu'une fois la prière terminée et sans se fâcher. Quand aux femmes Arabes elles sont esclaves proprement dites, les Arabes selon leur fortune sont autorisés par le Raïs à s'acheter deux, trois, quatre et cinq femmes et même d'avantage, si ils en ont les moyens. De les nourrir, elles sont vendues au marché public comme les animaux en France, quand à leur costume il est semblable à celui des hommes comme distinction de sexe elles sont tatouées sur la figure avec les différentes marques des tribus auxquelles elles appartiennent.

Les femmes riches portent des bas et de la belle chaussures, les femmes de la deuxième catégories se cachent les jambes avec des bandes de linge

blanc qu'elles mettent simplement comme des pantalons lorsque elles aperçoivent des Français ou des Colons quels qu'ils soient, elles font tomber leur Burnous sur la tête et on ne voit plus leur figure. Contrairement à ce qui se fait en France la femme Arabe suit son mari par derrière et porte tous les paquets tandis que l'Arabe marche fièrement sur son cheval les mains libres et la cigarette à la bouche ;

On ne voit parfois quelques unes qui ont sur leur dos de telles charges qu'elles faiblissent malgré elles sur leurs jambes, malgré çà l'Arabe ne se dérange pas, il préfère les voir mourir plus tôt que de les débarrasser de leur fardeau. Voilà le genre de vie de ces fameux Arabes qui ne sont qu'à demi civilisés insensiblement la civilisation apportera chez eux des améliorations et un jour viendra que Français et ils seront soumis aux mêmes lois partageront les mêmes charges d'impôts et bénéficieront comme nous de tous les avantages de l'instruction.

La Ville d'Alger et une ville fort agréable sise au bord de la mer Méditerranéenne sur le pied d'une montagne, elle domine assez loin dans la mer. Sa construction antique, dans le vieux quartier les rues sont excessivement étroites et les pentes très mal décrites, il y a des rues en allant à la Kasbah ou les voitures ne peuvent pas passer tant la montée en est rapide et beaucoup de rues fréquentées dans ces anciens quartiers qui sont construits en escalier. Mais au centre de la ville c'est tout à fait contraire. De belles rues droites et assez larges permettent aux « tramways » et voitures de circuler à leurs aise sans gêner la circulation des piétons. Le port comme je l'ai dit ci devant est fermé par un beau viaduc qui décrit un demi cercle ou l'on pourrait bien comporter près d'une centaine d'arcades dans lesquelles plusieurs petits négociants ont leurs « installages ».

Au-dessus du viaduc se trouve une belle route ou également les « tramways » circulent de Mustapha jusqu'à Saint Eugène ; les maisons dans ces grandes rues sont très bien construites et sont à peu près toutes à la même hauteur; les rez de chaussées sont construits en arrière sous des galeries qui forment les trottoirs, ce qui fait lorsqu'on voit ces rues sans trottoirs on ne les croirait pas aussi belles et aussi larges. De beaux magasins superbement éclairés donnent sous ces galeries un aspect singulier et réellement agréable, la ville elle-même est très propre et bien entretenue. Quand à l'éclairage c'est à peu près celui des villes de France. Je devais entrer au camp à 5 heures du soir, mais je me suis mis en retard et je ne rentrais qu'à 7 heures fort heureusement rien n'advint pour cela. En arrivant au camp il fallait faire son sac, j'étais même en retard, beaucoup l'avait fait, était prêt à partir.

Avec la chandelle je commençais l'opération et voilà de quoi se compose le sac en campagne tout d'abord, dans l'intérieur je plaçais méthodiquement 3 chemises, 2 caleçons, 2 paires de guêtres en toile, 4 mouchoirs de poches, 2 sac à brosser qui se compose d'une boite à graisser, d'une fiole à tripoli, 1 brosse habit, 1 brosse double à cirer, 1 à faire luire, 1 à bouton, 1 à laver les dents, 1 trousse contenant 1 bobine, 1 peigne, 1 paire de ciseaux, 1 dé à coudre et 1 glace, 1 paire de souliers et 5 théories ; voilà ce qui était dans le sac à l'intérieur.

Avant l'appel comme ma toile de tente ainsi que mes piquets n'avaient pas servi, j'ai voulu avant l'appel terminer mon sac. Je voulais tout d'abord la veste que je plaçais sur les courroies, dessus le sac à distribution de l'escouade, deux serviettes contenant du linge sale, puis autour ma tente en fer à cheval avec tous les accessoires, devant le sac était encore la scie articulée, la hachette de l'escouade et un pain, voilà le sac joignez à ceci un fusil pesant de 5 à 6 kilos, 13 paquets de cartouches dans le sac ce qui fait un poids de 7 kilos à peu près, un bidon plein pour faire son étape, dans la gamelle la viande pour le lendemain, jugez maintenant de la charge réelle du soldat avec la charge complète en Algérie. A 8 heures ½ aussitôt après l'appel, pour la deuxième fois on se couchait en Afrique. Dans le camp de Mustapha sur cette terre qui comme celle de France n'est guère

.Bientôt je fus endormi et malgré le tumulte qui eut lieu dans le milieu de la nuit, je m'endormis rien et je ne me réveilla pas.

A 3 heures du matin le 11 novembre nos clairons sonnaient le réveil en campagne, de suite tout le monde est debout et le camp était démonté, ceux qui n'avaient pas eu la même précaution que moi eu à faire leurs sacs la veille, étaient obligés de le faire à la hâte à 4 heures moins le ¼ on prit le café au camp quelques uns allèrent boire une bonne goutte pour se donner du courage à tirer la 1ère étape.

Il était quatre heures ½ lorsqu'on se mit en marche pour quitter la ville d'Alger comme l'heure était encore avancée et qui les gens n'étaient par encore bien levés nos clairons ne peuvent sonner au départ.

Le bataillon traversa la vallée de Mustapha dans de belles promenades garnies d'arbres et quoique la nuit n'eut pas encore disparue, je prenais plaisir à contempler ces arbres que l'on ne voit pas dans nos pays tels que l'oranger, le citronnier, l'olivier, l'Aloës et le figuier de barbaries qui bordent les routes et sont en grand nombre dans l'Algérie. A sept heures du matin on avait fait du chemin on en était au 10ème kilomètres ; deux poses de dix minutes avaient été faites, mais comme on ne distinguait rien à la troisième heures, on faisait une pause de dix minutes, quoique dix minutes soient courtes le sac est bientôt mis à terre car on le trouvait d'un poids fabuleux ; le sac posé on buvait ce que l'on avait dans son bidon, on mangeait un morceau de pain à peine avait-on fait son petit repas que le clairon sonnait sac au dos et en avant.

La route quoique belle devenait pénible, car nous montions toujours et cela n'est guère agréable, dans les marches, mais plus encore, dans celles militaires surtout lorsqu'on marche en colonne.

Après le départ, le Commandant nous dit qu'à la prochaine halte se serait la grande halte ou on soit, manger la ration à viande que l'on a depuis la veille, c'est la ce que l'on appelle le déjeuner du soldat en route. Les quatre kilomètres ne furent pas la par exemple on s'arrêta et après avoir mis le sac à terre, chacun commença de s'organiser pour faire son petit repas et se reposer pendant une heure ou une heure ½.

Beaucoup avait épuisé le vin ou l'eau qu'ils avaient apporté, ils furent obligés de courir un peu parce qu'en Afrique l'eau est rare en compagnie. Pour moi j'avais du rhum dans mon bidon et un de mes collègues avait du vin pour faire notre repas ce qui fait que le déjeuner pour nous fut à faire de suite. Je ne sais si c'est la marche qui me mettait en appétit mais tout ce que je puis dire, j'aurais dévoré n'importe quoi aussi à peine installé que ce que nous avions emporté fut bientôt mangé, après le déjeuner comme digestif on s'ingurgitait une bonne goutte de rhum et cela remettait les jambes en donnant la gaieté. Cela fait, on fumait la cigarette et on se mit à causer en attendant que l'heure du départ soit arrivé. Tout en causant j'examinais un peu le pays, ce que j'ai remarqué tout particulièrement c'est une tribu Arabe, je me suis demandé et je me demande encore comment ils peuvent habiter la dedans et surtout en si grand nombre on ne peut pas le croire.

Je vais expliquer à peu près les combinaisons et les constructions de ces tribus tout au bord de la route sous un arbre épais 5 à 6 Arabes mollement assis sur des nattes faites avec des cordes d'Aloës étaient à causer ou à jouer, je demandais alors à ceux qui connaissait déjà l'Afrique ce que c'était que cela, on me renseignât de suite. C'était un gourbi ou ce que l'on appelle en France une « Maison Arabe » qui conduisait à la tribu qui se trouvait à 200 ou 300 mètres de là. Ceux-là sont pour ainsi dire les gardiens de la tribu se sont ceux qui probablement doivent avertir les autres lorsqu'ils ont besoins des aides pour n'importe quelles choses.

Ce gourbi que je viens de décrire est pour eux un véritable château et pour nous, ceux la sont encore assez agréable parce qu'on peut les voir, mais il en est d'autres comme je vais vous l'expliquer qu'on ne voit pas du tout, qui sont complètement ensevelis sous la terre ou dans des grottes de rochers dont l'entrée est presque imperceptible et on ne croirait pas en voyant, ce réduit que des hommes aussi grands qu'eux peuvent rentrer la dedans avec leurs familles (les trogodolytes en France).

La tribu est construites en un groupe serré de gourbi qui sont échelonnés les uns sur les autres sans aucun alignement, ils ne connaissent pas les rires. Tout ce touche là-dedans et je suis à me demander comment ils peuvent reconnaitre leur propriété. Quelques uns de ces gourbis sont construits avec des branches de joncs bien resserrés puis il recouvre ces branches avec de la mousse et des feuilles, c'est assez bien organisé, la pluie assurément ne peut pas pénétrer par le couvert, au côté Nord ils font une cloison de la même manière et à l'est et l'ouest c'est la même construction, mais le côté sud qui se trouve l'entrée du gourbi est simplement fait avec des toiles, ce qui fait que la maison toute entière est à vue ouverte. Quand à l'ameublement de leur propriété, il est facile à énuméré, ; tout le mobilier se compose de nattes qui recouvrent la terre et leur servent de lit et de table. Je n'ai rien vu autre chose dans ces belles propriétés. Je ne sais trop de quoi ils vivent. Je ne connais pas du tout les instruments qu'ils se servent pour préparer la nourriture, mais d'après ce que j'ai vu ils doivent vivre de fruits ou préparations quelconques. Ils n'ont pas de feux dans les gourbis ni rien qui puissent servir à faire cuire les aliments cela est assez drôle.

En dernier lieu les autres gourbis sont cachés sous la terre, c'est un trou fait par un assez profond, ils recouvrent cela avec des joncs et voilà un gourbi fait. Les autres, enfin, c'est nature elle-même qui les a fait, ce sont des grottes de rocher, il y en a quelques unes de ces grottes qu'ont l'entrée si étroite qu'on ne s'imaginerait pas qu'un homme puisse entrer là-dedans, cependant ils rentrent assez facilement quoique grands, ils ploie comme ils veulent.

Dans un gourbi, il peut y avoir une trentaine d'habitants et c'est une longueur de 3 mètres 50 centimètres au plus long, de 2 mètres, comme vous pouvez le voir ils vivent dans la plus grande communauté et sont rarement en querelles. La grande halte était terminé et le clairon sonnait sac au dos. De suite ont cessent les clubs chacun prends le sac sur le dos et après avoir rompu les faisceaux, la sonnerie se fit entendre.

Aussitôt on se mettait en marche, mais la fatigue en fit tomber 2 ou 3 dans les deux premiers kilomètres, cependant la colonne marchait bien et une belle route droite comme un « I » fatiguait un peu plus, on voyait Douara, gîte et il tardait à tous d'y arriver après 1 heure et quart de marche y compris la pause, nous entrions avec la fanfare de nos clairons dans la ville de Douara et nous nous sommes dirigés sur la place d'exercice ou nous sommes arrivés à 11 heures du matin, les quatre compagnies se placèrent dans l'ordre qu'on devait monter le camp. Aussitôt après avoir formé les faisceaux, on quitte les sacs et on se préparaient à monter le camp, ce qui fut bientôt fait car on commençait à avoir l'habitude de camper et de monter le camp.

Ce fut bientôt terminé les fourneaux montés en un mot notre caserne était construite. A 1 heure de l'après midi chacun peut aller se promener l'on avait toute la soirée. Douara est une petite ville de 2.000 à 2.500 habitants en France on appellerait çà un village, mais en Afrique c'est une ville placé sur une petite hauteur, elle domine la vallée immense du Chélif, le commerce y est complètement inconnu, comme garnison il y a une compagnie de tirailleurs Algériens qui sont la pour fournir la garde des pénitenciers. De la 3ème compagnie fusilier discipliné qui a détachement tout près de Douara. Cette ville est habitée pas des « Colons Alsaciens ou Lorrains » qui travaillent la terre aussi tout autour de Douara on se voit pas beaucoup de terrain qui ne soit pas cultivé, la verdure seule se montre dans ses parages.

Cherchant avec un camarade un café ou il y avait un billard pour faire une partie. Je contemplais avec plaisir cette belle campagne qui me rappelait la France ou dans le mois de mai, la campagne n'est pas aussi verdoyante et aussi belle que celle d'Afrique au mois d'octobre et en cette saison tout est mort ; tandis qu'en Afrique les arbres garnis de feuilles portent encore leurs fruits tout cela me ravissait et me faisait oublier les fatigues de la marche et du métier militaire.

Après avoir joué une partie je me dirigeais sur le camp car l'heure de la soupe était arrivée. Je mangeais la soupe avec bon appétit car en campagne on fait de la soupe excellente et bien chaude cela faisait du bien et donnait des forces pour l'étape du lendemain.

La soupe manger j'entrais à la tente et m'enveloppant dans mon couvre pieds je me suis endormi et je me réveillais l'appel était fait ce qui fait que je continuais jusqu'au réveil. Je dormais encore solidement lorsque les clairons sonnèrent le réveil en campagne, il était 8 heures et ½ du matin. Le café étant prêt à boire personne ne se faisait prier pour cela parce tous les matins on sortait tout frileux de la tente un peu de café bien chaud cela faisait un bien incompréhensible. Le café pris on levait le camp refaisait les sacs et l'on attendait l'ordre du Commandant. Ce jour là qui était le 12 novembre, le Commandant fit partir à 4 heures et quart, les brouillards étaient encore assez épais mais le temps était agréable de marcher, toutes les heures on faisait une pause de dix minutes. La quatrième pose qui se fit à 800 ou 900 mètres de la ville de Bouffarik, il fut ordonné au départ de cette pause de tendre les bretelles de fusils et de mettre l'arme sur l'épaule droite en entrant dans la ville les clairons se mirent à sonner et l'on traversa la ville au pas accéléré sur quatre rangs, il était à peu près 8 heures 1/3 du matin.

A peine sortie de la ville le Commandant fit remettre les armes à la bretelle et à volonté le bataillon passa sur une route dont on aurait pu se croire dans une forêt d'orangers et de palmiers.

Les arbres fini la plaine se montra et à nous dans toute son étendue.

Une seule en ligne droite allait nous fatiguer à l'extrémité et aussi loin que l'on pouvait apercevoir l'on voyait la colonne de Blandan à Béni-Mereb et c'était la que nous devions faire la grande halte. Nous avons cherché à l'attraper bien vite mais ce n'est qu'après avoir fait 5 kilomètres que nous pûmes y arriver.

Le commandant nous donna 2 heures pour la grande halte et comme à Béni-Mereb il y a encore assez de restaurants, la permission fut donnée à tous pour aller ce restaurer dans les auberges. **Chapitre II**

Arrivé à Miliana.

Miliana est une ville d' Algérie, en Afrique du Nord.

Chef-lieu de commune et de daïra de la wilaya d'Aïn-Defla. Elle forme une

daïra avec la ville de Ben Allel. Erigée en commune de plein exercice par le

décret impérial du 17 juin 1854 (avant Chleff et Aïn Defla même).

Superficie: 55 km².

Habitants: 39 662 (1998), 45 318 (2004).

2^e plus importante agglomération de la wilaya.

Située à 119 km au sud ouest d'Alger sur le revers septentrional du petit

Atlas, Miliana se présente comme une ville aux richesses naturelles multiples.

Suspendue au penchant du mont Zaccar qui la couvre entièrement au nord, la

ville est bâtie sur un énorme rocher de travertin aux contours abrupts. À l'est,

elle domine à pic un ravin, au sud, la vallée du Chélif, et à l'ouest un plateau

arrosé d'eau jusqu'à la chaîne de l'Ouarsenis.

Les anciens historiens comme Pline l'Ancien, Ptolémée et Antonin ont

eu des divergences quant à l'origine du toponyme de cette localité.

Plusieurs appellations ont été citées telles

que : Manliana ou Malliana et Zucchabar ou Sugabar.

Quelques pistes:

Le nom de Manliana ou Malliana dérive du patronyme Manlae Ce nom

d'origine latine est attribué à une fille de famille patricienne romaine (Manlia)

propriétaire de grands domaines (Fundi) dans cette région agricole de la vallée

du Chélif.

Le second toponyme "Zucchabar" ou "Sugabar" a été mentionné dans

les monuments épigraphiques indiquant l'emplacement de la Cité.

23

Ce nom serait d'importation phénicienne signifiant « marché du blé » ou d'origine libyco- berbère : *Izeikir Abadir* « La montagne du dieu Abadir » caractérisant le massif montagneux du Zaccar. Pline, quant à lui, qualifie cette cité de *Colonia Augusta*.

A la conquête arabe, le toponyme Manliana fut arabisé pour devenir MEL-ANA (pleine, remplie, riche), puis MILYANA. Cette appellation est due sans doute à l'abondance des eaux et la richesse des vergers qui caractérisent la région. Miliana fut longtemps capitale-refuge des Rois Numides. Elle fut l'une des grandes cités de la province de Maurétanie Césarienne et siège d'un évêché. Plusieurs voies la relaient aux autres villes avoisinantes.

La ville Romaine fut fondée par l'empereur Octave entre 27 et 25 av. J.-C.. Ses antiquités ont été citées dans de nombreux ouvrages d'auteurs « La cité Romaine » est située sur le flanc de la montagne Zaccar qui s'élève à 4000 pieds d'altitude.

Des restes d'architecture et de sculpture découverts en ces lieux et réutilisés plus tard par les Turcs pour la construction des remparts de la ville démontrent l'importance de cette cité dans l'Antiquité ».

Parmi les documents archéologiques romains trouvés à Miliana, on signale l'existence d'un cippe portant une inscription mentionnant que le petit fils et l'arrière petit fils de Pompée sont inhumés à Miliana.

Voici cette inscription:

Q-POMPEIO CN.F

QVRIT CIEMENTI

PA/.... DURV

EX TESTAMENTO

Q.POMPEIO F.QVIR

ROGATI FRATRIS SVI

MARRA POSUIT

Grâce à son site fortifié en 375 le général romain Théodose l'Ancien, évacuant Césarée (Cherchell) vint occuper "Sugabar" à mi-côté du mont Transcellens pour réprimer l'insurrection du chef berbère Firmus.

Au Ve siècle, avec le déferlement des Vandales, la ville romaine s'effaça avec la plupart de ses monuments antiques.

Elle fait partie du royaume des Maghraouas dans l'ancien temps 1.

Entre 972-980 après J.C, Abou El Feth Bologhine Ibn Ziri Essanhadji, vassal d' Al Moez il Din Allah de la dynastie des Fatimides restaura et reconstruisit la ville médiévale sur les ruines de l'antique ZUCCHABAR. Bologhine ibn Ziri devint le maître incontesté d' Ifriqiya. Pendant un certain temps, Miliana fut la capitale d'une grande partie du Maghreb. Durant cette période la ville renaît et connut une grande prospérité.

Au X^e, Ibn Hawqal fut le premier géographe Arabe à citer le nom de Miliana dans ses écrits. Il la situe à une étape d' El-Khatra et la qualifie de « cité antique , pourvue de moulins que fait tourner son cours d'eau et possédant un grand nombre de canaux d'irrigation ».

Au xi^e siècle, El Bakri constate que la ville est romaine et renferme de nombreuses antiquités.

Des voyageurs arabes sont passés à Miliana tels que Ibn Maâchara, El Abdari qui lui dédie quelques poèmes et Ibn Batouta la cite régulièrement.

En 1372, Ibn Khaldoun décrit la ville :

« C'est une cité faisant partie du domaine Maghrawa Béni Warsifen dans la plaine de Chélif... et que Bolugginea tracé le plan d'El Djezaïr, de Melyana et de Lemdiyya».

Au cours de cette période, Miliana fut un foyer de culture. Elle abrita un grand nombre d'érudits dans différentes disciplines, hommes de sciences notamment, qui furent très célèbres au niveau du Maghreb et du Machrek musulman.

Comme par exemple, Ahmed Ben Otmane El Meliani, poète et écrivain du XIII^e siècle et Ali Ben Omrane Ben Moussa El Miliani, théologien ou Ali Ben Meki El Miliani, théologien et juriste du XIV^e siècle.

À l'instar des autres villes du Maghreb, Miliana connut plusieurs conquêtes ainsi que des troubles politiques.

1081 : Yousef Ibn Tachfin, chef des Almoravides occupa Alger, Médéa et Miliana.

1159 : Miliana fit partie de l'empire Almohade

1184 : le siège des Béni Ghania. Grande résistance de la Mitidja menée par Mendel Ibn Abderrahmane El-Maghraoui mais Yahia Ibn Ghania et les siens finiront par occuper Alger en 1225.

1238, c'est au tour des Hafsides de Tunis qui viennent soutenir leurs alliés les Béni Tudjin en possession de la ville.

1268 : Yaghmorassen tente d'occuper la région de Meliana en défiant les futurs Mérinides il reconnaît les Almohades.

1270 : Occupation de la ville de Miliana capitale des Maghraoui, débarquement à Tunis des croisés le 18 juillet qui amène la peste. Grave épidémie.

1308 : Les Zianides imposèrent leur autorité sur Miliana et sur presque toutes les villes du Maghreb central.

1317 : Occupation de la ville par les Abdalwadides de Tlemcen.

1461 : Abou Abdallah Mohamed El Moutawakil, sultan de Ténès, s'empara de Médéa et Miliana d'où il forma une armée pour aller conquérir le pays des Beni-Rached celui des Hawwara et Mostaganem ainsi que Mazagran. Il s'emparera de Tlemcen l'année suivante.

Même si à partir de 1492, plusieurs contingents d'arabes chassés d'Espagne, après la chute de Grenade, vinrent s'installer dans la région; les Milianais jouirent d'une certaine autonomie et d'une tranquillité certaine jusqu'à la venue des Turcs.

La ville étouffe entre ses vieux remparts au creux d'une végétation luxuriante. Ses jardins et ses vergers cultivés en banquettes s'échelonnent harmonieusement vers la plaine.

Pour se rendre à Miliana, il faut quitter la route nationale n° 4, entre Alger et Khemis-Miliana au niveau du col Kondek et emprunter soit la route qui passe près du village d'Ain-Torki (ex-Margueritte) ou bien celle du lieu-dit Adelia(ex-Miliana-Margueritte) comme l'indique le panneau de signalisation. On peut également y aller en prenant une autre route vers le nord au niveau du centre ville de Khemis-Miliana.

Avec Médéa, sur l'axe nord-sud, et Miliana, à moitié chemin entre l'est et l'ouest, les conquérants qui se sont succédé en Algérie, cadenassaient très facilement les passages stratégiques. Qu'il s'agisse des Romains, des Arabes, des Turcs ou des Français, le premier souci des occupants est de s'assurer de ces deux villes dont la communauté de destin est troublante, jusqu'au moindre détail. Depuis les temps les plus reculés, elles étaient connues pour la qualité des produits de leur terroir, qui poussaient à l'identique, à une altitude similaire et sous un climat semblable.

Le microclimat, « frais et tempéré » de Miliana, détonne de « la poêle à frire » du Chélif où il pleut à peine 400 mm par an, en moyenne, contre 1 500 mm, au sommet du Zaccar. Quoique le couvert végétal commence sérieusement à se dégrader. La ville est plantée de platanes qui sont son symbole, même si sur ses armoiries on y trouve « un palmier et un lion », lointain souvenir de l'époque où ce félidé infestait les montagnes avoisinantes.

Cette ville qui comptait intra muros, pas plus de 3 000 habitants, en a aujourd'hui, dix fois plus. Pour faire de la place, on a commencé par mettre à bas les murailles en pierres de taille et les portes superbes et imposantes d'Alger et d'El Gherbi. Peu à peu la ville sous la poussée démographique et le manque d'espace vital s'est « auto digérée ».

Dans la fameuse « Blacet El Fham », la place au Charbon, ainsi nommée à cause du commerce d'avant le gaz de ville. Des kiosques, comme des verrues, l'ont défigurée, ce qui aurait dû rester un endroit préservé.

À l'ombre des platanes, d'un siècle et demi d'âge, on sert le meilleur thé du département et on peut y voir des personnages d'un autre siècle, le jour de marché, descendus des monts pour vendre leurs produits, dans un accoutrement des plus traditionnels.

L'écrivain français Alphonse Daudet atteint de troubles cardiovasculaires, s'est installé dans cette partie du Zaccar. Il y a rédigé son célèbre *Tartarin de Tarascon*, qui était prisé dans les manuels scolaires pendant la colonisation française. Il réussit à peindre beaucoup de tableaux de toiles de la ville de Miliana en s'installant le jour dans les cafés maures.

La boutique, d'où il observait les mœurs citadines, d'une ville qui l'a impressionné à un point tel, qu'il lui a réservé tout un chapitre dans *Les Lettres de mon Moulin* (à Milianah), est encore debout. Mais à la vitesse à laquelle les vieilles maisons disparaissent, il est à craindre que bientôt, de modernes et froids HLM ne remplacent le style de vie « tout en saveur et en nuances « au profit de parallélépipèdes de parpaings froids et gris.



Place Emir Abdelkader à Miliana en Algérie (actuellement)

La colonisation militaire

Le 11 Avril 1842, Béni-Mered située à 7 kilomètres de Boufarik avec une redoute en terre avec blockhaus devenait un haut lieu de l'occupation de la Mitidja lorsque le sergent BLANDAN tombait sous les balles des Hadjoutes, immortalisant par son sacrifice la résistance du monde civilisé contre la barbarie.

Dès lors, le blason de Béni Mered était créé avec pour devise « Blandan, Blandan , Dix contre Cent ».

Gouverneur général d'Algérie, Thomas-Robert Bugeaud poursuit son projet de colonisation militaire en peuplant de soldats libérables les villages de Béni-Mered et de Mahelma.

Le 30 Novembre 1841 Béni-Mered est choisi pour un emplacement d' un village défensif (Moniteur Algérien).

Le 20 Avril 1842 de Jouslard exécute des travaux à Béni-Mered avec la 2° compagnie du Génie.

Pour Béni-Mered, aucune sélection, n'est faite parmi les soldats : on désigne une compagnie du 48° de ligne, composée d'un lieutenant et de 66 sous-officiers, caporaux et soldats, qui le 18 novembre 1842 arrive sur le territoire où quelques mois avant, le sergent Blandan trouva une mort glorieuse.

Béni-Mered, située dans la plaine de la Mitidja, entre Boufarik et Blida, possède de bonnes terres à blé, et un terrain uni facile à travailler.

L'eau est abondante, et - fait à noter - il n'existe pas de marécages alentour, un Centre est créé rattaché à Blida

La compagnie prend donc possession de cet emplacement salubre et protégé des vents du sud par les montagnes de l'Atlas, dans les meilleures conditions. Les soldats-colons trouvent des maisons construites par le Génie militaire.

La discipline militaire est appliquée dans toute sa rigueur et les colons sont soumis au travail en commun, ce qui provoque de violentes récriminations : « Le travail en commun serait parfait si chacun de nous travaillait consciencieusement, selon ses forces et ses aptitudes, pour assurer à la communauté la satisfaction de ses besoins. Mais il n'en est pas ainsi : il y a parmi nous des laborieux et des paresseux, et ceux-ci se croisent les bras et fument leur pipe, tandis que ceux-là peinent et piochent. Nous demandons en conséquence que les lots individuels qui nous avaient été promis, nous soient distribués ».

Bugeaud, frappé par la justesse de ce raisonnement se rend à l'évidence, et peu après sa visite accorde satisfaction aux intéressés en supprimant le travail en commun.

Après leur désassociassions les soldats-colons de Béni-Mered sont mis en possession de leurs lots individuels qui se fait par tirage au sort.

• G.A.M.T n°23-Extrait du livre : Les villages d'Algérie d'Emile Violard Dans le N° 518 du M.A. du 20 Janvier 1843:

Le 2º village défensif construit par le génie, est entouré d' un mur d' enceinte en maçonnerie et se compose déja de 10 maisons pouvant servir à 20 ménages

Extrait du registre des délibérations du Conseil d' Administration du Gouvernement Général de l' Algérie à la date du 16 janvier 1843

Monsieur le gouverneur Général de l' Algérie fait connaître que depuis environ deux mois il a placé sur ce point (Béni-Mered) une compagnie de colons Militaires composé d'hommes de bonne volonté du 48° non encore libéré du service, et qui ont un désir de demeurer en Algérie aprés leur libération... Une famille de Haute Saône composée de onze personnes dont le fils ainé est un ancien soldat de l'Armée d'Afrique, cultive aussi un petit lot qui à été mis à sa disposition avec l'une des maisons.

Rapport sur la création et l'existence de la colonie de Béni-Mered

La compagnie de Colons Militaires, composé d' un lieutenant, soixante sous officiers, caporaux et soldats appartenant au 48° régiment de ligne, a été créé en 1842 par M. Bugeaud, Lieutenant-Général, Gouverneur Général.

Elle est partie d'Alger le 18 Novembre 1842, pour se rendre à Béni-Mered, lieu de destination, ou elle est arrivée le 19. Les maisons qu'elle devait occuper n'étant pas entièrement terminées, elle a été logée dans des baraques en planches construite dans l'intérieur du village.

Une famille de douze personnes (famille GOGUEY) est également partie d'Alger avec la compagnie pour se rendre au même lieu, ou elle a reçu une concession. Elle a été logée dans une des maisons non encore achevées.

Nom des colons

BATAILLE, BURY Pierre, BOUGEL Jean Pierre, BLONDEL Marthe, BISCOS Bertrand, BISCOS Jean, BISCOS Joseph, BELOEUILLET, BAUDRY Marie, BENY J-Baptiste, BARNY, BARTHELEMY Félix, CHATAIN François, CHERRIER Joseph, CHARLES Jacques, CASTAN François, Vve. CASENAVE, DUCARNE Jean Baptiste, DELORMEL, **DUPONT Louis, DASTINGUE Pierre, Vve. DALBIGOT, ENILLOT Robert,** GOGUEY Claude, GIRIN Joseph Marie, GABAROT Bertrand, GIRY François, GUERIN Jean Baptiste, GASTON Pierre, GALTIER Pierre, Vve. HOUVET, LEDOUX, LAPEYRE Victor, LIORET Jean, LASSALE François, LAURA Jean, LANDIN, MONTAUBAN Franc, DOMAIRE Pierre dit MIRAIL, MAIRE Amiel, MENIL Victor, Vve. MOL, MUFFET Françoise, MUFFET Claude, MARTIN Jean, MOUTOU François, MAIRE Antoine, MICHEL Claude, NEVEUX, NARBONNET Jean Marie, PACHEUX Mathieux, PACHEUX Joséphine, PARIS Denis, PARENT François, PARISOT François, PASCAL Henri, PONTET Raymond, **PHILIBERT** Etienne, PICHELIN François, ROUDIX François, REPREGIER François, ROUSTAN Séraphin, ROUSSELOT Claude, ROBERT Jules, ROZAN Joseph, SEINS Michel, SUZANNE Gabriel, **TEXIER Théodore, THIEBAUD Jean, VERNHEL Pierre.**

De provenance divers BISCOS (Béarn), BELOEUILLET (Auvergne)

Le 04/06/1844 le village de Mered compte 22 familles qui forment en ce moment un noyau de 75 personnes.

Béni-Mered aura une maison d'école, un presbytère, on y construit un lavoir, un abreuvoir et un monument à la gloire des braves du 26° sera érigé sur la place :

L'obélisque

Pour perpétuer la mémoire du combat du sergent Blandan et de ses compagnons dans la Mitidja à Béni-Mered, le gouvernement a autorisé l'érection dans la commune d'un obélisque dont le fût, haut de 22 mètres, repose sur une base disposée en fontaine.

Note: Actuellement la colonne n'existe plus puisqu'elle a été démolie avec grande difficulté, pierre à pierre en 1962

Les grands Travaux modernes

Il fut aménagé un jardin public planté d'arbustes à feuillage persistant et de rosiers.

Très rapidement, le village pris sa vocation agricole et un grand réseau de canalisations en ciment dirigeait les eaux de l'Oued Béni-Aza vers les jardins maraîchers.

La dernière grande réalisation de la municipalité Alexandre Ferrando a été le déplacement du monument aux Morts pour permettre la construction d'un espace de festivités. Un kiosque à musique et une aire de danse à ciel ouvert virent le jour. Vers les années 50, c'est la polyculture qui orienta les activités agricoles. L'irrigation, toujours plus performante, favorisa les cultures maraîchères, le tabac, les agrumes. Le blé dur alimentait les usines de Blida pour la fabrication de pates, de couscous.

Invention de la charrue mono soc à timon

Le charron-forgeron et Maire de Béni-Mered, Eugène Hoffmann inventa une charrue dont il déposa le brevet en 1900. C'était un mono soc à timon de bois porté sur deux roues que l'on pouvait diriger par deux mancherons à l'arrière et dont on pouvait régler la profondeur du sillon. Fabriquée et commercialisée à Béni-Mered depuis le début du siècle.

Divers:

Plan des concessions

Photo colonne Blandan et autres

Eglise de Béni-Mered Avant après

les Cloches

Les Maires

L' Amicale

Liste des baptêmes 1873 à 1875

En 1873, l'expansion de Blida permis la création de plusieurs communes ; Béni Mered fut séparé de Blida et érigé en commune de plein exercice.

En 1963, après l' Indépendance Béni Mered a été de nouveau rattaché à la commune de Blida.

Chapitre III

TENIEK EL HÂAD (ALGÉRIE) LE 15 FÉVRIER 1889.

Interrogation écrite

<u>Trou de Tirailleur</u>: C'est un trou de 0.80 carré, de 0.80 de profondeur avec un petit gradin à l'intérieur pour permettre de s'assoir, les terres sont rejetés en avant et un peu sur les côtés afin d'offrir un abri très sur.

Abri du Tirailleur: L'abri des Tirailleurs mesure 1.30 de largeur et 0.30 de profondeur. Du côté opposé à celui dont peut venir l'ennemi. Les terres sont et fortement rejetées en avant en laissant une berne de 0.30 et forment un bourlet de 0.60 à 0.60 d'épaisseur et de 0.40 à 0.50 de hauteur elle est destinée à abriter une ligne de tirailleurs couchés, le dessus du talus doit-être martelé avec le dos de la pelle pour épaissir le sommet sans faire perdre la hauteur.

<u>Tranchée abri</u>: La tranchée abri est d'un fossé qu'à 1.00 de largeur sur 0.50 de profondeur. Le fossé est creusé de manière à donner au talus une légère pente et 1.10 de large dans le fond. Les terres sont rejetées en avant en laissant une berne de 0.30 et forme un bourlet de 1.70 à 1.80, d'épaisseur à 0.60, de hauteur 0.50 de plate forme cette ouvrage expéditive, est la plus sure et la plus employée.

<u>Tranchée abri</u>: La tranchée abri est d'un fossé qu'à 1.00 de largeur sur 0.50 de profondeur. Le fossé est creusé de manière à donner au talus une légère pente et 1.10 de large dans le fond. Les terres sont rejetées en avant en laissant une berne de 0.30 et forme un bourlet de 1.70 à 1.80, d'épaisseur à 0.60, de hauteur 0.50 de plate forme cette ouvrage expéditive, est la plus sure et la plus employée.

<u>Tranchée Abri Perfectionnée</u>: Elle est composée d'un fossé ayant 1.00 de profondeur sur 2.40 de largeur, en haut 0.50. De largeur en haut on laisse des deux côtés une banquette de 0.50 en dedans et de 0.60 du côté du bourlet. Les terres rejetées en avant forment une masse pouvant offrir une grande résistance et ayant 3.00 d'épaisseur sur 0.80 de hauteur.

Les bonnettes en terre offrent au tireur un moyen de se masquer pour

tirer, mais peuvent aussi servir de ligne de mire fixe à l'ennemi qui n'a qu'à

attendre qu'un homme se prépare à viser pour lâcher son coup avant que

l'autre ait le temps de mettre en joue.

Batterie expéditive : La batterie expéditive sert à abriter une pièce elle se

compose du plat de forme de 3.50 de large sur 3.00 et dans chaque angle il y a

un trou de 1.20 carré et 1.00 de profondeur qui sert à abriter les hommes non

employés à la manœuvre. La plate forme à 0.50 de profondeur en avant, et 0.20

en arrière, ce qui forme une petite avancée vers l'ennemi offrant une résistance

au recul de la pièce pendant le tir. Cet ouvrage est très facile à établir mais

quand la pente est en pays montagneux et opposée au côté de l'ennemi

l'ouvrage terminé le bourlet offre un demi cercle un peu aplati en avant.

Revêtement : Les revêtements servent à maintenir les terres et sont employées

principalement pour les talus antérieurs ce qui donne une pente beaucoup plus

raide. Il en existe plusieurs sorte. 1° le revêtement en gazon ou en motte, le

plus facile à ce procurer et offre une bonne résistance si les mottes sont d'une

épaisseur suffisante et bien placée. 2° le revêtement en gabion sorte de pané

cylindrique ouvert des deux bout et fait avec des branches flexibles et six

piquets pour les confections, les piquets sont enfoncés de 0.10 dans la terre et

on enlace des branches autours en serrant le plus possible. Le gabion terminé

on porte devant le talus à renforcer et bien enfoncer les piquets et l'intérieur

est rempli de terre.

Notation: Travail passable. Le Caporal BOUFFARD aurait du donner la

composition de l'atelier et plus de clarté dans la définition des ouvrages.

Signé : Ch. Sabiron ???

<u>Teniek-el-haâd</u>, le Ras El Braret est son point culminant à plus de 1 700 m d'altitude. Cette commune compte actuellement pas moins de 32 000 habitants dont 70% des jeunes. La population active exerce en particulier dans le secteur tertiaire (administration et différents services). En deuxième position vient le secteur primaire notamment avec l'élevage et l'agriculture. L'industrie est quasiment absente. C'est ce qui explique en partie le taux de chômage des plus élevés. Un chômage accentué par les dix dernières années de violence. Une violence qui a, à son tour, poussé de nombreux montagnards à l'exode.

Historique de Theniet El-Had

C'est en 1848 que la commune de Theniet El-Had naquit.

Au départ, appelée cercle de Theniet El-Had (arrondissement de Miliana). Le premier acte de naissance a été signé par un capitaine de l'armée coloniale, commandant de place faisant fonction d'officier d'état civil. De cercle, elle devint canton, après établissement du senatus consult qui déterminait la propriété foncière. Theniet El-Had fut proclamée commune de plein exercice en 1883 et ce, par décret (sous mixte impérial Napoléon III) puis commune en 1896. Mahdia (ex-Bordeaux), Tissemsilt (ex-Vialar), Tarik Ibn Zyad (ex-Marbot) dépendaient d'elle.

La première délibération du conseil municipal eut lieu le 21 janvier 1883 à deux heures de l'après-midi.

Actuellement la commune de Theniet El-Had est dirigée par Hellal Rachid (exprofesseur de sciences naturelles) qui, en dépit de certaines contraintes, déploie des efforts considérables avec sa jeune équipe composant l'exécutif pour répondre aux besoins de la population.

CHAPITRE IV

A L'ATTENTION DES GUERRES

SŒUR ANNE,

SŒUR ANNE NE YOIS-TU RIEN YENIR
JE YOIS DES SOLDATS COUVERTS D'ARMES
TOUT PRÊTS À MOURIR ET À TUER
PARTOUT JE NE YOIS QUE DES LARMES,
LE MONDE SEMBLE S'Y HABITUER,
JE YOIS PLUS YIOLENT QUE LA PESTE,
LA HAINE COUVRIR L'HORIZON
LES HOMMES SE DÉCHIRENT

SE DÉTESTENT

FRONTIÈRES, MITRAILLEUSES, PRISONS
L'AMOUR QUI N'A PLUS RIEN À FAIRE
VIENT DE NOUS QUITTER À SON TOUR
SUR TERRE IL ÉTAIT SOLITAIRE
L'AMOUR À BESOIN DE L'AMOUR.

SŒUR ANNE NE VOIS-TU RIEN VENIR

JE VOIS DES ENFANTS SANS LEUR MÈRE

JE VOIS DES PARENTS SANS ENFANTS

ET DES PAYSANS SANS LEURS TERRES

JE VOIS DES TERRES SANS PAYSANS

JE VOIS DES GRANDES MAISONS VIDES

ET DE GRANDS VIDES DANS LES MAISONS

DES GENS AU VISAGE LIVIDE

QUI MARCHENT SANS CHANTER DE CHANSONS

DES HOMMES QUI ESSAIENT DE SOURIRE

DES FEMMES AU REGARD SI PEUREUX

DES VIEUX QUI NE SAVENT PLUS RIRE

DES JEUNES QUI SONT DÉJÀ VIEUX

SŒUR ANNE NE VOIS-TU RIEN LÀ-HAUT?

JE VOIS UNE GRANDE LUMIÈRE

JE YOIS UNE GRANDE LUMIÈRE
QUI SEMBLE YENIR DE TRÈS LOIN
JE YOIS UN ENFANT ET SA MÈRE
MON DIEU QU'ILS SONT LOIN
QU'ILS SONT LOIN.

VOICI QU'ILS SONT PRÈS DE LA TERRE L'ENFANT A GRANDI

JE LE VOIS

ET IL VIENT PARTAGER NOS MISÈRES
DÉJÀ IL APPORTE SA CROIX
BIENTÔT SA DIVINE COLÈRE CHASSERA
LES DÉMONS POUR TOUJOURS
BIENTÔT REVIENDRONT SUR LA TERRE
LA VIE A PITIÉ

ET L'AMOUR SŒUR ANNE. QUAND VA-T'IL REVENIR ??

Auteur, mon Grand-père, Henri BOUFFARD

CHAPITRE V

HENRI BOUFFARD 2*** SAPEUR GUERRE DE 14-18 5*** RÉGIMENT DU GÉNIE CROIX DE GUERRE 14-18 AVEC CITATION



Mon Grand Père Henri Bouffard





Ecole des chemins de Fer du 5^{ème} Régiment du Génie « La Foudroyante »

Henri Bouffard, mon grand-père, natif de Niort chemin de la Perche (de nos jours rue de la Perche), engagé volontaire pour trois ans , le 24 avril 1914, à Parthenay matricule n°22 au 5ème régiment du génie, et finit comme 2ème sapeur à sa libération. Opérations militaires dans le Maroc occidental en guerre du 05 août 1912 au 30 novembre 1912. Guerre Franco-Allemande du 03 août 1914 au 16 mai 1919. A son retour, il fut rappelé au service du réseau de l'Etat le 17 janvier 1920. Il a été nommé Sous-chef de gare à Niort et ensuite Chef de gare à Bressuire dans les Deux-Sèvres où il eu mon père en 1923 du mariage avec Eugénie Bodin native de Trémentines dans le Maine et Loire. Il percevait une retraite des chemins de fer de l'Etat.

Son père était Emile Bouffard cité dans ce manuscrit.

Dans la réserve territoriale de l'armée active le 1^{er} octobre 1924.



Ville de TOUL, plaque commémorative.

Historique du 5^{ème} régiment du génie

L'histoire et l'application des chemins de fer militaire en France. L'intérêt militaire de la voie ferrée est avant tout stratégique et logistique. Ceci explique l'existence d'accords de coopération entre l'Armée et les Compagnies qui géraient les réseaux.

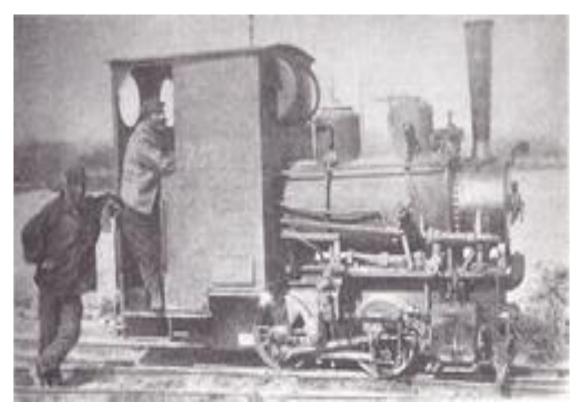
En France l'organisation des transports ferroviaires en temps de guerre était sous la responsabilité conjointe du Ministère des transports et du Ministère de la guerre qui mettait également ses moyens, dont le 5^{ème} régiment du génie, à la disposition du Ministère des Transports. Ces dispositions mise ne place sous le second empire tendait à unifier les conditions de transports. En mai 1887, l'exploitation de la ligne Chartres-Orléans est confiée à un détachement permanent de sapeurs des chemins de fer pour parfaire l'instruction des cadres et sapeurs en matière d'exploitation de ligne et de traction.

Après sa création en 1889, le 5^{ème} régiment du génie hérite de l'exploitation de la ligne Chartres-Orléans. La Compagnie du Chemin de Fer de Paris à Orléans conserve la gestion des gares de Chartres, Orléans et Voves. Seules la gare de Patay et cinq autres stations sont mises à la disposition des militaires, ce qui doit permettre aux cadres subalternes de pratiquer un service complet. Tout y était militaire, du guichetier au chef de gare, du chauffeur de locomotive aux agents d'exploitation.

Deux raisons justifient la mesure : la nécessité pour les personnels du 5^{ème} R.G (Régiment du Génie) de pouvoir rouler en Métropole et l'intérêt des sociétés privées chargées de la mise en œuvre d'un réseau ferré, de pouvoir disposer de personnel qualifié dans les colonies Françaises. Deux postes de bifurcations offrent la possibilité de former des aiguilleurs. Un trafic de 10 trains permet la formation d'un nombre suffisant d'agents : les militaires prennent en charge le mouvement des trains, le service à « grande vitesse » (vu les locos, on peut en rire de nos jours) et éventuellement celui de la conduite sous réserve d'avoir suivi un stage au dépôt de Chartres.

Par la suite entre les deux guerres, les dispositions de coopération sont étendues à la ligne Toul-Belfort en France exploitée par le 15^{ème} R.G et à la ligne Dakar-Bamako en Afrique Occidentale Française (A.O.F). Dans les colonies Françaises, les voies étaient construites et exploitées par des personnels issus de tous les régiments de métropole.

En 1911, la France entreprend au Maroc la construction d'un réseau de chemin de fer à voie de 60. Les Allemands avaient eux-mêmes commencé les travaux à partir de 1907. Les accords de Tanger, signés en 1911 après le coup d'Agadir stipule que les Français ne doivent pas entrer en concurrence avec les Allemands entre autres sur la voie ferrée et ne rien réaliser en la matière au gabarit supérieur. C'est ainsi que pour la première guerre du Rif, une section technique (mon grand père était du lot) est expédié au Maroc. Elle va réaliser les travaux, mais faute de matériel de traction, les wagons seront hippomobiles. Les travaux sont achevés en 1921 après avoir eu en exploitation environ 2.000 Kms de voie, principalement fournie par Decauville.



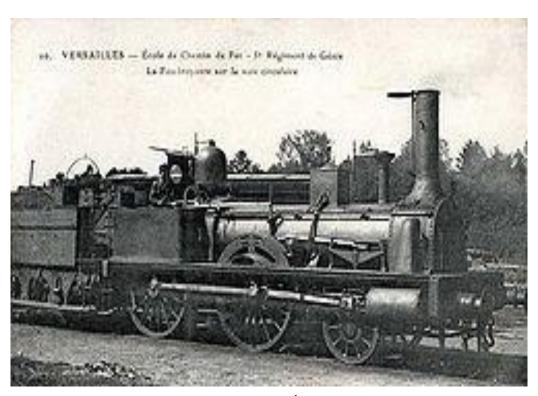
La Decauville

L'emploi de la voie de 60 n'est envisagée que dans une guerre de siège, soit pour l'attaque, soit pour la défense, et, malgré plusieurs expériences dont les conclusions sont restées peu probantes, elle ne semple pas devoir servir au cours d'une guerre de campagne ou de mouvement.

Première Guerre Mondiale.

Pendant la première guerre mondiale, le Général Joffre, ancien du 5^{ème} Génie, a su exploiter les potentialités offertes par la voie ferrée, tant au niveau stratégique, qu'au niveau logistique.

Le 5^{ème} R.G est exclusivement orienté vers la voie normale. Ses missions sont doubles : « mise en valeur » des Colonies Françaises d'une part, et transport logistique sur les arrières, action de freinage en 1^{er} échelon et maintien d'itinéraire en 2^{ème} échelon d'autre part. Cette spécificité explique entre autres l'appartenance du 5^{ème} R.G à la réserve Ministérielle aux premiers jours de la Première Guerre Mondiale.



Ecole du Chemin de Fer du 5^{ème} Régiment du Génie « La Foudroyante »

Par la suite, le tonnage de la logistique a totalement saturé les capacités du Commandement de la logistique et il ne rentrait pas dans les missions du 5ème R.G d'exploiter le fret. La 3ème Direction a donc pris en charge sa propre logistique. La 4ème Direction, elle, a continué de se focaliser sur sa mission première : l'ouverture, le rétablissement et le maintien d'itinéraire logistique. Au 5ème R.G échoit l'infrastructure jusqu'à la rupture de charge, structures incluses tandis que les régiments d'artillerie s'occupent du reste. Si le 5ème R.G a réalisé la majeure partie des 7.500 Kms de voie ferrée construite pendant le conflit, il n'est pas rare de voir les compagnies de combat du Génie Militaire construire ou entretenir de la voie étroite en travaux annexes sans jamais les exploiter.



Locotracteur de marque Schneider type L.G, employé pour la traction des trains sur la voie de 0.60m

Au début de la guerre, et conformément au plan de mobilisation, on mit en route :

16 compagnies actives munies de parcs sur rails

16 compagnies de réserves numérotées de 17 à 32, dont 12 munies de parcs sur rails et 4 de parcs sur routes.

4 compagnies territoriales numérotées de 1T à 4T.

Par contre, deux des compagnies actives, la 6^{ème} et la 10^{ème} furent détachées à l'Armée d'Orient en octobre et décembre.

Le rôle qui a été dévolu pendant la guerre de 1914 à 1918 aux unités du 5^{ème} régiment du Génie peut se résumer ainsi :

Mission d'avant-garde et d'arrière garde.

Construction de lignes nouvelles (lignes stratégiques), déviations, voies d'A.LG.P et de raccordement militaire, création, amélioration, agrandissement de gares.

Construction d'embranchements particuliers pour les divers services :

Artillerie, Génie, Intendance, « Aviation », service de santé, service des routes.

Réparation d'ouvrage d'Art détruits et construction d'ouvrages d'Art neufs.

Exploitation et entretien de lignes préexistantes ou de lignes nouvelles.

A ce rôle de la guerre s'est ajouté, dès l'armistice, le travail considérable de remise en état des voies ferrées dans les régions libérées, où l'ennemi les avait, avant sa retraite, presque complètement détruite.

1914:

Au mois d'Août, les sapeurs de chemin de fer partent avec l'espoir qu'ils vont remplir la mission d'avant-garde et de dépenser sans compter pour que le rail puisse livrer chaque jour, le plus près possible des combattants, tout ce qui leur est nécessaire.

Cet espoir est de courte durée, et bientôt après une courte et brillante offensive en Alsace, après une éphémère pénétration en Belgique, l'invasion Allemande nous impose la plus pénible des missions, celle de l'arrière garde.

Les unités du 5^{ème} Génie se voient forcées, du 22 août au 4 septembre, d'accumuler les destructions de gares et d'ouvrages d'art pour troubler les ravitaillements de l'ennemi et retarder sa marche.

Mais dès le 12 septembre, la ténacité de nos armées a brisé, sur la Marne, l'effort Allemand. L'ennemi bat en retraite et nos troupes le suivent pas à pas ; le rôle d'avant-garde est de nouveau rempli pendant quelques jours par plusieurs unités.

En Octobre 1914, le front se stabilise. Les besoins des Armées commencent à augmenter. Il faut, de toute urgence, rétablir les nombreux ouvrages d'art que nous avions été contraints de détruire, réparation d'abord provisoire et rapide. Puis la guerre menaçant d'être longue, les réparations définitives sont entreprises.

<u>1915</u>

Le front est à peu près immobile ; de plus en plus la campagne prend l'aspect d'une guerre d'usure. Le ravitaillement en vivres et en munitions, d'énormes masses d'hommes, de chevaux et de canons, la quantité de matériaux exigés par la guerre de siège, nécessitent le transport de l'intérieur au front, d'un tonnage de plus en plus considérable. Nos lignes, nos gares ,e sont pas organisées pour un trafic aussi important. La création de raccordement directs, l'amélioration et l'agrandissement des gares s'imposent et son entreprises avec activité. La consommation en munition sans cesse croissante nécessite la création, sur des emplacements assez rapprochés du front, de grands entrepôts. L'A.L.V.F (Artillerie lourde sur voie ferrée) se développe et commence à exiger la construction de ses lignes ou embranchements spéciaux ; enfin la situation stratégique nécessite pour l'offensive de Champagne (fin septembre 1915) un grand nombre de travaux et notamment la construction d'une ligne nouvelle, dite ligne 4bis, doublant en arrière la ligne 4 entre Saint Hilaire au Temple et Sainte-Menehould.



Au dos de cette carte envoyée par mon grand père Henri Bouffard à ses parents à Saint-Laurs du front, a écrit ce qui suit :

<u>Le 22 juin 1915 à La Beuvrière</u> : Rien de nouveau, sommes en bonne santé tout va bien, bon baisers et doux souvenirs amitiés à tous.

Les travaux de doublement et de création de nouvelles lignes de chemin de fer au Nord et au Sud de la Somme, entrepris dès 1915 mais surtout en 1917 et 1918, avaient pour but d'augmenter les capacités de transport, notamment dans l'hypothèse d'une neutralisation du nœud de voies ferrées rayonnant autour d'Amiens. Ce nœud est particulièrement vital pour le ravitaillement et la logistique des Armées Britanniques de Picardie et dans le Nord de la France.



Au dos de cette lettre envoyée par mon grand père Henri Bouffard à ses parents à Saint-Laurs a écrit ce qui suit :.

Béthune le 14 mai 1915 :

Mes chers parents deux mots seulement car hier je vous ai écris longuement et depuis les nouvelles qu'il y a sont rares . Voici quelques jours que je n'ai eu aucune nouvelle cela provient certainement des mouvements de troupes qui se fait continuellement, la plupart des trains de voyageurs sont arrêtés. Vous avez certainement vu sur les journaux que les nouvelles étaient très bonnes, nous continuons par progresser, mais les blessés ce qu'il en passe. Pour le moment nous ne faisons absolument rien les travaux que nous avons commencé sont terminés et maintenant nous attendons pour avancer. Aussi nous sommes en parfaite santé et en espérant que en êtes ainsi. Votre fils qui vous embrasse bien fort.

1916

Notre offensive de Champagne (septembre-octobre 1915), n'a pas donné le résultat espéré: la rupture du front ennemi. Les besoins des armées s'accroissent sans cesse, ainsi que l'importance des transports nécessaires pour les satisfaire. Le débit de nos lignes, la capacité de nos gares sont encore insuffisants.

Aussi l'année 1916 sera-t-elle l'époque des doublements de ligne, des agrandissements de gares et créations de gares nouvelles. De plus, cette année va voir chacun des deux partis développer un effort d'offensive considérable. : Verdun, du côté Allemand, et la Somme, du côté des alliés. Et dans ces deux batailles les plus formidables qui se soient livrées jusqu'alors, les unités du 5ème génie ne resteront pas inactives. Elles pousseront leurs travaux et leur exploitation sur le champ de bataille même, et grâce à elles vivres, munitions, matériaux du génie afflueront jusqu'à proximité immédiate de la ligne de feu, les blessés seront évacués dans un délai minimum, tandis que les pièces lourdes d'A.L.V.F, utilisant un réseau de plus en plus complet pourront prendre, à la bataille, une part dans cesse croissante.

1917

La mauvaise saison est survenue avant que notre action offensive sur la Somme ait pu nous donner la victoire. L'ennemi a pu étayer son front et se maintenir sur notre territoire : un nouvel effort est nécessaire. Dans la partie du front choisie pour cette nouvelle offensive vont se multiplier, les travaux de voies ferrées : lignes nouvelles, créations ou extensions de gares, créations de voies particulières pour les divers services, de chantiers de ravitaillements, construction d'un réseau spécial pour l'A.L.V.F.

En Mars 1917, le Commandement ennemi est inquiet de la puissance sans cesse croissante de nos moyens, il sait que l'offensive de la Somme a été près de réussir ; il sent que celle qui la suivra sera formidable et il cherche à se constituer des réserves pour y parer.

Pour raccourcir son front, il évacue une partie importante du territoire qu'il occupait dans la région de Noyon, Lassigny, Ham, Guiscard, Chaulnes, Péronne, Bapaume; et, dans cette zone il crée un véritable désert, y accumulant en particulier des destructions de voies de communications aussi complètes que possible. C'est l'occasion pour les unités du 5^{ème} Génie qui opèrent dans la région d'un redoublement d'activité.

Elles reprennent leur rôle d'avant-garde, rivalisant d'ardeur pour le rétablissement des voies et des ouvrages d'art; et leur dévouement, leur tenacité viennent à bout de difficultés qui paraissent insurmontables.

Dès la fin de 1916, est apparue la cause de l'échec de l'offensive de la Somme. La localisation de la partie du front où apparaissait les préparatifs a renseigné l'ennemi sur le secteur où allait se produire l'offensive. Il importait donc, en vue des offensives ultérieures, d'équiper à l'avance tout notre front ; en particulier la construction de voies ferrées normales étant le plus long de tous les travaux préparatoires, devait être commencé le plus tôt possible. L'année 1917 voit l'élaboration et le commencement de l'exécution d'un vaste programme d'équipement du front en vue, soit de l'offensive, soit de la défensive. Des lignes nouvelles sont également construites en vue de l'offensive des Flandres de juillet à août.

<u>1918</u>

Jusqu'à l'armistice – Au commencement de l'année 1918, se poursuivent les travaux d'équipement général du front entrepris précédemment.

Partout se construisent les raccordements, les embranchements spéciaux pour l'artillerie, le Génie, les H.O.E, le service routier, l'aviation. Et ce travail immense se poursuit avec autant plus d'activité, qu'on prévoit un effort offensif intense de la part des Allemands, qui disposent maintenant en raison de l'effondrement du front Russe, de réserves considérables.



Le Diplodocus du 5ème Régiment du Génie

L'offensive prévue se produit à la fin du mois de mars. L'Armée Anglaise établie à l'est et nord-est d'Amiens, dans la région de Bapaume, Saint-Quentin, Chauny, cède sous la violence du choc. Une brèche est ouverte dans notre front, et c'est à force de sacrifices et de vaillance que l'avance ennemie est contenue vers Villers-Bretonneux, à 12 kilomètres à l'est d'Amiens. Mais l'ennemi s'est rapproché assez près de ce nœud important de communication pour pouvoir y interdire par le canon tout trafic sérieux .

La gare et la voie, journellement endommagées par le bombardement, ne permettent plus qu'un trafic insignifiant. C'est le transport des charbons de nos mines du Nord qui va être arrêté, c'est l'interruption de la principale voie de nos importations d'Angleterre qui est imminente. Ce danger capital put être conjuré grâce à la construction d'une ligne nouvelle de 90 kilomètres (ligne Feuquières-Ponthoile) et au doublement d'un certain nombre de nos lignes de Normandie.

D'autres lignes à but défensif furent, en outre, construites, et d'importantes améliorations sont apportées sur des lignes du P.L.M, du P.O et de l'Etat afin de permettre leur utilisation intensive par les transports militaires Français ou Américains.

A la fin de mai et dans le courant de juin se produit l'avance Allemande depuis le Chemin des Dames jusqu'à Château-Thierry. Cet avance gêna beaucoup nos transports car elle interceptait la ligne Paris-Avricourt, artère vitale du réseau de l'Est. Mais celle-ci put être suppléée par la ligne de Verneuil-l'Etang, Sézanne, Vitry le François et la ligne Paris-Troyes-Chaumont-Neufchâteau, et on ne fut pas obligé, à la suite de cette avance, d'entreprendre une ligne nouvelle de long parcours. On se borna à multiplier les embranchements pour stockage de vivres ou munitions.

A partir du 18 juillet, l'ennemi épuisé par ses efforts, à bout de réserves, ne peut plus obtenir aucun succès. Les alliés prennent l'offensive qu'ils n'abandonneront plus jusqu'à l'Armistice. Nos succès sont d'abord lents, mais peu à peu la résistance de l'ennemi faiblit et nos progrès s'accentuent ; de longs parcours de voies, des gares nombreuses sont réoccupées.

Il importe au plus haut point que nos Armées reçoivent rapidement les renforts, vivres, munitions qui leur permettront de poursuivre leur avance et de talonner sans relâche l'ennemi dans sa retraite. C'est la mission si désirée d'avant-garde qui incombe aux unités du 5^{ème} régiment du génie ; elles la remplissent avec leur ardeur et leur dévouement accoutumés et obtiennent des résultats très satisfaisants, en égard aux difficultés que leur tâche présentait.

Remise en état des voies ferrées après l'Armistice.

L'ennemi se sentant près d'un désastre a demandé et obtenu l'Armistice. La Victoire enfin couronné les efforts des Alliés. Les combattants vont avoir la joie d'entrer en Alsace-Lorraine, ils vont goûter un repos et recevoir une récompense bien méritée. Mais l'ennemi dans sa retraite a multiplié les destructions. Les voies de communications, dans toute la zone des derniers combats sont détruites de fond en comble et leur réparation va demander une somme considérable de travail. Les régions libérées du joug de l'ennemi, manquant de vivres et d'abris, sont isolées, attendant impatiemment d'être desservies par le rail.

Aussi la cessation des hostilités est-elle pour les unités du 5^{ème} régiment du génie l'occasion d'un redoublement d'efforts. Surtout dans la région de l'ancien front, sur le théâtre des dernières bataille on rétablit les plates-formes, on pose les rails, on reconstruit ponts et viaducs, ou on construit des déviations pour les contourner. Et c'est certainement cette dernière période qui a exigé des sapeurs de chemins de fer la plus grande sommes d'efforts, le labeur, le plus acharné, alors que leurs effectifs ainsi que ceux des travailleurs auxiliaires mis à leur disposition, baissaient constamment par suite de la démobilisation.

Résumé des travaux effectués au cours de la guerre par le 5^{ème} régiment du génie :

Le 5^{ème} régiment du génie a construit ou reconstruit au cours de la guerre sur le territoire Français, avec l'aide des travailleurs auxiliaires fournis par les Armées :

7.000 kilomètres de voie comportant l'emploi de 22.500 appareils de voie et la construction de très nombreux ouvrages d'art tels que Estacade en charpente, aqueducs, ponts en maçonneries ou en bêton, ponts métalliques, etc....

Les terrassements se sont élevés à 28.000.000 de mètres cubes.

Le cube du ballast mis en œuvre s'élève à 15.500.000 mètres cubes.

Le 5^{ème} régiment du génie a participé à la composition de l'armée d'Orient que mon grand père n'a pas fait. Ses actions ne seront donc pas relatées dans ce livre.

CHAPITRE VI

ANDRÉ LÉREIN FANTASSIN GUERRE 14-18



CROIX DE GUERRE AVEC DEUX CITATIONS

(sans légion d'honneur, bien entendu Reconnu comme Héros de cette guerre)



Mon grand père avant son départ pour le C.H.U de Nantes

Il me dit « Jean-Henry je ne reviendrais pas » et il n'est pas revenu.

Mon Grand Père André Lérein né à Nalliers en Vendée, fut un des héros de cette grande guerre, gazé, mutilé, grand blessé de guerre. Cette famille Lérein issue de La Flocellière village martyre du bocage vendéen pendant les guerres de Vendée. Famille massacrée et fusillée avec M. De Charrette à Nantes. La Famille Lérein, comme la Famille Bouffard ont donné de leur sang pour la Patrie, mais malheureusement elles n'ont eu droit à rien en retour même pas la reconnaissance de la Nation. Mon Grand Père André Lérein fut enterré à Cholet sans l'Honneur au Drapeau, sans Légion d'Honneur, sans rien, mais c'est la France dans toute sa splendeur.



Les frères Lérein et la sœur en partant de gauche manque André : Edouard, Robert, Fernand, Marie, Gérard, Louis dans le coin. Photo prise à Cholet maison de mes grands parents.



VERS 1925

LES RESCAPÉS DU 137 R.I VENDÉEN DEVANT
LE MONUMENT ÉDIFIÉ EN L'HONNEUR
DE LEURS CAMARADES MORTS PENDANT CETTE GUERRE
MONUMENT DE ?????? PAS IDENTIFIÉ

MON GRAND PÈRE ANDRÉ LÉREIN SE TROUYE ÊTRE AU 2^{ter} RANG ET 4^{ter} EN PARTANT DE LA DROITE, LA PETITE TACHE BLANCHE



LA BICOQUE, CHAMBRE ET BUREAU DE GEORGES CLÉMENCEAU SAINT VINCENT SUR JARD (VENDÉE)

HISTORIQUE DU 137ème RI DANS LA GRANDE GUERRE

1914

De recrutement massivement Vendéen, le 137ème RI est en garnison à Fontenay le Comte (Vendée) quand sonne le tocsin de la mobilisation générale.

Commandé par le Colonel De Marolles, il fait partie de la 42ème Brigade, 21ème DI et du Xlème Corps, composante de la 9ème Armée du Général Foch.

Engagé dès le 8 août dans les Ardennes, il occupe Maissin (Belgique) le 22 août.

Suivant le mouvement général de l'armée, en passant par Bazeilles il se fixe sur la rive droite de la Meuse.

Le matin du 27 août, dans la région de Sedan, à Chaumont, au cours d'une contre offensive, près de la ferme de Saint-Quentin, le sous-lieutenant Conte fait la capture du lieutenant-colonel *Von Falkenstein* commandant le 28ème RI. Quelques heures plus tard, les soldats Broussard et Turcaud s'emparent du drapeau du 68ème RI .Mais dans les premières offensives de cette glorieuse journée, leur chef de corps le colonel Jules De Marolles, est tué à la tête de ses soldats.

Ainsi, dès le début de la guerre, le 137ème se trouve à la fois récompensé par les honneurs : la Légion d'Honneur lui est attribuée ; il est aussi affligé par la perte de son chef et de nombreux officiers et soldats.

Pendant la Bataille de la Marne le Xlème Corps est au nord de la Fère Champenoise le 137ème est en position autour de Normée, à l'est des Marais de Saint Gond. Au cours des différents engagements, l'ensemble de la 21ème Division aura 7000 hommes mis hors de combat. (6au15/09).Parmi les blessés, son nouveau chef le Commandant Laffont de Ladebat.

Dans la « course à la mer » le Xlème Corps passe sous les ordres du général De Castelnau. Dès son arrivée à Albert (Bataille de la Somme) le régiment doit se porter au nord sur La Boisselle où dans des assauts infructueux et meurtriers le Lieutenant-colonel Magnan leur nouveau chef de corps est lui aussi blessé. (30/09/14).Le Lieutenant-colonel Bonne prend le commandement.

Comme sur l'ensemble du front, figé pour une période interminable, le 137^{ème} s'installe dans un paysage de tranchées dont les disputes répétées seront l'occasion de rappeler la devise que le régiment a méritée pendant la guerre de 1870 « Tenace dans la défense - Redoutable dans l'attaque ».



1915

Au printemps 1915, alors que l'unité occupe en alternance avec le 93ème le secteur d'Hébuterne au sud d'Arras, le régiment participe à la reprise de la ferme de Touvent et gagne sa première citation.

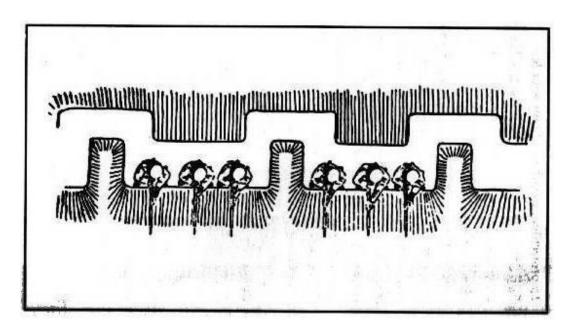
A la mi-juillet l'ensemble du XIème Corps est relevé par l'armée britannique, 151ème, 152ème et 154ème Brigades des Highlands Divisions. Le régiment est placé au repos dans la région de Breteuil au sud d'Amiens; cela fait douze mois qu'il combat.

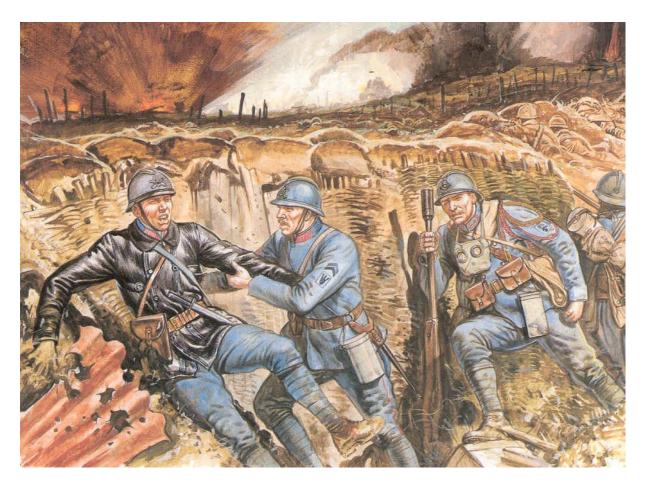
Le 3 août, au cours d'une revue, le Général Baumgarten Commandant le Xlème Corps épingle la Légion d'Honneur sur le glorieux drapeau du régiment.

A la mi-août, c'est le départ pour la Champagne où le régiment participe dès son arrivée aux travaux de nouveaux ouvrages préparant la rupture du front imaginée par Joffre en son QG de Chantilly. Le nouveau casque « Adrian » est distribué aux combattants début septembre.

Le 26 septembre jour de l'assaut, le régiment est chargé de la prise des crêtes à l'est de la Bute de Tahure au nord de Swippes le front ne sera enfoncé que de quelques centaines de mètres au pris de lourdes pertes dont celle du nouveau chef de corps le Colonel Bonne. Ce « grignotage » permet néanmoins au régiment de faire un butin considérable en armes, munitions et prisonniers.

Après quatorze jours de combats, de changement de positions, d'ouverture de tranchées, de franchissements de réseaux, de nuits sans sommeil et de jours sans ravitaillement l'unité est relevée par le 93ème et mis au repos pour une courte semaine (9/10/15).Retour en ligne du 17 au 28 octobre pour la défense de la zone de Tahure. Son nouveau commandant, le cinquième, est le Lieutenant Colonel Gauthier.





C'est au sud de Chalons sur Marne que le régiment se repose de nouveau avant de remonter en ligne début décembre, où il essuie des bombardements importants et repousse les assauts limités de l'ennemi.

<u>1916</u>

A partir de janvier 1916, un calme précaire s'installe sur le front, mais c'est un paysage lunaire que les soldats vont définitivement quitter en mai pour le secteur de Verdun où les renforts sont engloutis sans cesse.

Du 8 au 14 juin le 137ème voit ses trois bataillons engagés autour de Thiaumont, au nord de Verdun.

C'est le dimanche 11 juin, jour de la Pentecôte, qu'une soixantaine d'hommes du 137/3 sont ensevelis vivants, par un tir de gros calibre, dans leur tranchée. Des tonnes de terre les ont submergés, l'arme à la main, au fond de leur abris : L 'épisode glorieux de La tranchée des baïonnettes restera le symbole du sacrifice du poilu vendéen.

A peine 160 hommes regagne la citadelle de Verdun où l'unité va être peu à peu reconstituée avec la classe 16 (grossie d'un contingent de Martiniquais) qui commence à arriver dans les régiments en ligne.

Après avoir occupé plusieurs secteurs (La Lauffée, Chatillon-sous-les cotes, Watronville) à l'est de Verdun en alternant alerte et repos le 137ème est affecté à la défense de la Citadelle puis au secteur de Douaumont (30/11/16).

Pour l'attaque du 15 décembre préconisée par le général Guillaumat, Commandant l'armée de Verdun, le régiment est mis à la disposition de la 37ème DI (Général Garnier-Duplessis). Il monte à l'assaut dans le secteur de la ferme Thiaumont et du Ravin de la Dame, le 17 il atteint les Bois de Chaume et des Caurières, le 19 il est relevé alors que les troupes occupent la Crête de Bezonvaux. L'ennemi abandonne tout espoir de prendre Verdun symbole de la résistance et de la ténacité de nos armées. Sans doute l'entrée dans un nouvel hiver offre-t-elle aux troupes un répit pour se reconstituer : La classe 17 arrive ...déjà!

<u>1917</u>

Avec le 93ème, le 137ème occupe en alternance la Côte du Poivre où de simples reconnaissances entraînant la capture de prisonniers allemands ne suffisent pas à réchauffer

les cœurs et le pinard qui n'est qu'un bloc de glace que l'on coupe au couteau (février 1917).

Entre la mi-février et la mi-mars 1917, le régiment est mis en instruction au camp de Mailly puis la 21ème Division réintègre la 6ème Armée au sud de Soissons où il est transporté vers le Chemins des Dames.

Le 31 mars, le 137ème attaque à l'Eperon du Plateau d'Antioche. Continuant sa progression, grâce à un appui d'artillerie bien réglé, il enlève le Plateau le 1er avril et investi le village de Vauxaillon. Relevé le 6 avril par le 7ème Colonial il se prépare pour l'attaque d'envergure prévue pour le 16 avril par le Général Nivelle.

Placé en réserve derrière l'assaut des 6ème et 20ème Corps, le régiment vendéen relève le 12ème Colonial dans la sucrerie de Troyon, puis il remplace le 93ème près de Cerny-en-Laonnois (16-18 avril).

Le 137ème RI s'empare du Plateau de la Bovelle au prix de lourdes pertes : 19 officiers, 43 sous-officiers et 536 caporaux et soldats (5 mai).

La rupture du front n'aura pas lieu, seule s'est imposée la volonté de la France : Repousser l'ennemi.

S'ensuit une période de récupération, de repos et de recomplèment pour le régiment qui revient début juin au nord de Paris à Gonesse. Le drapeau du 137ème RI reçoit la Croix de Guerre des mains du Général De Maud'hui Commandant le 11ème Corps. A la mi-juin, le régiment stationne dans la région de Compiègne. Fin juin il alterne la relève avec le 64ème devant Saint Quentin.

Fin août, le 137ème quitte Saint Quentin pour Chauny où il relève le 1er Corps de Cavalerie dans la Basse forêt de Coucy. Il est ensuite transféré par camions à Wassigny au sud est de Soissons où il cantonne dans des « creutes » très inconfortables.

Le 10 octobre le 137ème relève 3 bataillons de chasseurs de la 66ème Division de Chasseurs. Pour l'attaque du Chemin des Dames, la préparation d'artillerie est commencée le 17, le 23 octobre l'assaut est donné. Le régiment appuie l'offensive de la 66ème DC qui reprend la ferme de La Malmaison. Les trois bataillons du régiment seront cités à l'ordre de cette Division. Après la reconquête de cette partie du front l'unité va être maintenue sur ce secteur pendant tout l'hiver.

<u>1918</u>

Au début de février les 101ème et 102ème Régiments US viennent effectuer un stage où ils se familiarisent avec la tenue des différents secteurs de guerre. La plus grande camaraderie s'établit entre les Français et leurs homologues Américains.

Repoussant régulièrement des coups de mains de l'ennemi, effectuant de nombreuses patrouilles et des reconnaissances osées, le 137ème ne peut que constater, comme l'Etat Major, l'inertie du front sur le Chemin des Dames alors que les Allemands mènent une offensive importante sur le front de la Somme. Calme trompeur ! L'offensive ennemie du 27 mai surprend donc nos troupes dans une situation de faiblesse que l'Etat Major n'avait pas décelée. Surgissant des crêtes où ils s'étaient rassemblés avant une formidable préparation d'artillerie, l'ennemi dévale les pentes du Chemin des Dames et submerge les unités qui y avaient été laissées en trop faible nombre.

Le 137ème RI, qui est disposé sur un front de trois kilomètres, est décimé malgré les prodiges de défense, les actes d'héroïsme collectifs ou individuels. A 16 heures ce jour, l'ordre de repli parvient aux derniers hommes de l'unité. Le 1er juin la nouvelle parvient que l'ennemi a enfin été arrêté. Les gars du 137ème se comptent : Ils ne sont plus que 200 ! Cette nouvelle déferlante a emporté 49 officiers et 1750 hommes.

Retiré de la ligne de feu, ce qui reste du régiment est évacué au sud de Meaux. Il est peu à peu reconstitué avec, entre autres, l'apport d'un bataillon complet du 214ème RI (juin 18). Jusqu'en septembre, le régiment occupe dans les Vosges plusieurs secteurs : La Tête des Faux – Le Linge - Raon. Grâce à l'aide de nos alliers l'offensive allemande a été arrêtée.

Mieux, l'ennemi recule!

Acheminé début septembre en Champagne, dans les abords de Vitry le François, le régiment vendéen gagne par étapes la région de Souain pour participer au grand assaut final destiné à bouter l'ennemi hors de nos frontières.

Le 26 septembre, sur 60 Km, d'Auberive à la Meuse, s'élancent la 4ème Armée et la 1ère Armée US. Notre régiment franchit la Suippe, puis l'Ain (27/09). Du 1er au 4 octobre, notre régiment contribue par sa ténacité à la prise de la crête de Notre Dame des Champs aidé par un groupe de chars du 328ème. Son effectif a encore souffert de l'affrontement : 8 officiers, 50 sous-officiers et 650 hommes sont hors de combat. Le Lieutenant-colonel Gauthier tombé malade est relevé par le Lieutenant-colonel Bonnefoy.

Mis au repos avec la 21ème DI, le 137ème occupe de nouveau la région de Souain, pendant ce temps l'ennemi recule jusqu'à l'Aisne.

Dès le 14 octobre le régiment remonte en ligne, il relève le 142ème dans le secteur de Perthes devant Rethel. Le 4 novembre, après installation de passerelles par le génie, l'Aisne est franchie. L'ennemi ne semble plus résister dans sa misérable retraite vers la Meuse. Les villages libérés acclament nos soldats : Saulce-Montclin , Faissault, Neuvisy, Raillicourt, Hocmont, Mézières et Touligny où il est au repos le 10 novembre.

Le 11 Novembre à 6h30, une communication téléphonique annonce au régiment la signature de l'Armistice.

Le 137ème Régiment d'Infanterie aura perdu durant le conflit :

2 Colonels - 6 Chefs de Bataillon - 77 officiers

2587 Caporaux et soldats - 630 disparus

3302 « Morts pour France »

Mon grand père André Lérein fut très gravement blessé à la côte 304 de la tranchée des baïonnettes, il fut aussi victime de l'épérite. Laissé pour mort sur le terrain il fut sauvé par son camarade Raymond Dutripon originaire de Champagne et le fils de ce dernier a été assassiné par les « S.S » en 1944 à Gaye en Champagne.

LES TÉMOINS : articles de presse nov et déc 1964

Ouest-France (probablement novembre 1964)

Quand l'histoire et la légende se confondent

Mais comment expliquer la mise hors de combat des deux sections de ce douloureux 137° RI? Un obus – fût-il toxique – n'aurait jamais réussi ce diabolique tour de force. Le colonel Marchal a retrouvé la tranchée de longs mois après le 12 juin 1916. « une trentaine de baïonnettes émergeaient du sol. Il est probable que les Allemands se sont contentés de rejeter la terre sur les nombreux cadavres qui remplissaient la tranchée et qu'ils n'ont pas touché aux fusils restés appuyés contre la paroi » La Tranchée des fusils

L'homme du célèbre : « debout les morts », <u>Jacques Péricard</u>, a manifesté sa sincère honnêteté : « En janvier 1919 (près de trois ans après) <u>Collet</u> qui avait commandé le 137^e fit faire des démarches aux lieux où s'était battu le régiment. On découvrit une ligne de fusils qui jalonnaient l'ancienne tranchée et émergeaient de l'herbe drue; les fouilles permirent de reconnaître que les fusils appartenaient bien à des hommes du 137^e »

Une prise d'arme rendit les honneurs aux vaillants du 137° et on éleva un petit monument de bois à leur mémoire. Les pèlerins de Verdun savent aujourd'hui que l'humble tertre de 1919 a cédé la place à l'étrange mémorial de ciment élevé depuis par la ferveur généreuse d'un Américain, M. Rand.

« Les fusils découverts par le <u>colonel Collet</u> ne portaient pas de baïonnettes. Y avait-il, sur un autre point de la tranchée, des fusils avec leurs baïonnettes, ou les baïonnettes actuelles ont-elles été ajoutées après coup ? Nous l'ignorons », reconnaissent les historiens. Mais « que la tranchée doive être appelée Tranchée des Fusils –premier nom que lui donnèrent les journaux- plutôt que Tranchée des Baïonnettes, voilà qui laisse intact le fond de la question » Le <u>chanoine Polimann</u>, alors lieutenant au 137°, n'a pas davantage éclairci le sujet, mais il accorde : « L'histoire était trop belle pour ne pas devenir légendaire... »

...L'Histoire est au rendez-vous au bout du chemin de la Vésinière qui court – un peu bancal- dans la campagne d'Avrillé (Vendée). M. Maximilien Joly, classe 1903, moustache à la Clemenceau, est revenu vivre au hameau natal le reste de son âge, avec un peu « de misère à se baisser ». Mobilisé au 93º RI de La Roche-sur-Yon, il a plusieurs raisons de se rappeler la « tranchée » : il garde de la sinistre aventure un éclat de grenade qu'il me fait tâter dans sa joue gauche. « On était à trente mètres des boches ; ils commencent à grimper mais ils n'en finissent pas.

Une section se présente à portée de grenade. À ma force je crie : « aux armes ! » pour ceux de mes hommes qui restaient ; j'étais sergent. Nos poilus se sont terrés dans les trous d'obus ; les munitions allaient manquer : « j'ai ajusté sept Allemands de suite qui ne sont pas sortis des trous d'obus » indique notre paisible octogénaire pendant que l'horloge sur la cheminée du logis grignote les secondes...

« on allait revenir sept de tout le bataillon ! » - et les baïonnettes ? « à un moment on a revu le sergent <u>Victor Denis, un camarade de La Tranche-sur-Mer</u>, que l'on avait retiré de la boue : dans la bataille il a crié : « Ôtez-vous de là, vous allez me faire tuer encore une fois ! »

Et voilà mon <u>Denis</u> parti parmi les trous d'obus et la mitraille. « il y avait plein de fusils et de baïonnettes, il les ramassait et les piquait à peu près en ligne, dans la bordure de terre. Mais que fais-tu là? » À défaut d'éloquence l'expression spontanée en patois vendéen (sud-Vendée) a situé à jamais l'épisode héroïque : « te vois ; le croiront qu'y sont bérède ! » (Tu vois, ils croiront que nous sommes beaucoup)

Le « papa » <u>Joly</u> remontera en ligne avec un 93^e reformé avec un bataillon divisionnaire, et, onze jours avant l'armistice de 1918, sera touché par les gaz : « tout le monde était aveuglé, plus d'officier : comme plus ancien sergent, j'ai pris le commandement de la compagnie... »

L'ancien maire de Grues (Vendée), M. Victor Moizon, un conscrit de 1903 lui aussi précise le décor : « nous avions devant nous le 44^e Bavarois et à nos côtés notre 48^e d'artillerie. La 4^ecompagnie du 93^e se trouvait en première ligne. Il n'y avait pas de tranchées, mais une suite de trous d'obus qu'on essayait de relier les uns aux autres. On savait qu'un trou d'obus est un abri à peu près sûr : l'obus ne tombe jamais au même endroit ! Mais dans la boue, des paquets de terre sortaient de ces trous, et, devant ces blocs à peu près articulés, mais indéfinissables, on se demandait : où est l'ennemi ??? »

M. Moizon reprend souffle. Lorsqu'il avait appris en 16, son affectation au secteur de Verdun, où les gars du 93° commençaient à relever le 137° exténué, il avait connu un léger sentiment de plaisir : « Si l'on peut dire ! Je ne savais rien encore de ce qui se passait là ; mais dans les années 1904-05, j'avais accompli mon service actif au 19° chasseur à pied » À Verdun justement.

On est au matin du 12 juin (1916). Le paysage n'est plus reconnaissable. Le tir des Allemands s'allonge, et c'est l'attaque. Un départ de fifres : « les boches sortent et se débarrassent de leurs grenades. Moi aussi j'ai balancé mes F1 à cuiller » Les fusils pleins de boue ne pouvaient servir. Le sergent de Grues a vu son compatriote Victor Denis, déjà enterré à deux reprises, et l'a tiré de la glaise par la martingale de sa capote : « vite ils vont remettre ça ! »

« C'est alors que j'ai vu mon copain se traîner dans la boue, ramasser un fusil puis un autre, se traîner vingt trente mètres et refaire le même geste et enfin planter ces armes récupérées dans le semblant de parapet. » Il a pu en piquer un bon nombre : dans chaque trou d'obus, il y avait au moins un tué, deux parfois... « On s'attendait à être écrasés à notre tour ; on restait vingt sur un effectif de 167! » Quelqu'un a crié à Denis : « Tu vas nous faire repérer! ». Il tombait d'en face un vrai tamisage d'obus ; mais <u>Victor Denis</u> continuait de planter ses armes –fusils avec ou sans baïonnettes- et <u>M . Moizon</u> répète, mot pour mot, la phrase qu'il n'oubliera jamais non plus : « le croiront qu'y son bérède! »

<u>Victor Denis est mort</u>, longtemps après 1919, sans avoir su s'enorgueillir d'une apostrophe et d'un geste hors série.

Il avait pourtant la caution d'un autre Vendéen, <u>le capitaine Jean de Lattre</u>, qui allait passer chef de bataillon en ce printemps 1916. « Mais nous avons eu des mots ensemble! » pouvait dire, en riant, notre gars de La Tranche, de son compatriote de Mouilleron-en-Pareds. <u>Denis</u> en oubliait la « tranchée »

Presse-Océan - décembre 1964 En marge de l'arrivée du glorieux drapeau du 137^e RI à La Roche-sur-Yon

Que s'est-il donc passé à la tranchée des baïonnettes ?

Quarante-huit ans après, on voit plus clair dans l'histoire ... Ainsi que s'est-il donc passé à la tranchée des baïonnettes ? M. Étienne Roy, des Herbiers (Vendée), approche sans doute de la vérité quand il raconte : « 33 hommes sont restés dans la tranchée, 85 ont été blessés et plusieurs ont disparu. Beaucoup de ces 85 blessés ne purent emporter leurs armes ; ce qui semblerait indiquer qu'il y avait plus d'armes que de morts dans la tranchée des baïonnettes »

D'un autre côté, le <u>capitaine Gustave Pairotteau</u>, 75, rue du Maréchal-Joffre, à La Roche-sur-Yon, nous a déclaré : « Sous les bombardements, maints soldats furent enterrés dans les boyaux ; quand des camarades passaient et apercevaient une capote ou un corps, ils plantaient au-dessus une de ces nombreuses baïonnettes abandonnées pour permettre ensuite l'exhumation des disparus. »

C'est <u>M. Léon Martin</u>, ancien secrétaire de Georges Clemenceau, ancien préfet de la Libération, qui, à force de cueillir des témoignages, nous apporte sur cette page d'histoire les récits les plus nets.

Du Prieuré à Grues (Vendée), commune dont il fut maire, <u>M. Victor Moizon</u> écrivait à son ami le 25 décembre 1961 : « Comme il était entendu entre nous, je viens peut-être tardivement vous donner quelques renseignements au sujet de la fameuse Tranchées des Baïonnettes ; Il est peut-être exagéré de parler de « tranchée » ? Il n'existait en effet que des trous en première ligne.

Évidemment, les Poilus faisaient l'impossible pour relier les trous, mais la pluie des obus de toutes sortes avait vite fait de niveler le travail, tout en faisant de nouveaux trous.

On a beaucoup écrit et parlé depuis qu'un ouvrage mentionne le lieu : j'apporte donc ce que je pense être la vérité » « Le 2^e bataillon du 137^e et quelques éléments du 93^e montaient à la cote du Poivre en juin 1916 : le 9 dans la nuit nous étions en première ligne en liaison sur notre gauche avec le 411. Un violent bombardement avec obus de tous calibres nous obligeait à rester tapis au fond des trous. Le lendemain, même pluie d'obus meurtrière.

- « Je connaissais Verdun et ses environs pour y avoir fait trois années, au 19^e bataillon de chasseurs à pied, le sous-officier d'instruction au peloton des élèves caporaux... Aussi, à la tombée de la nuit, quand il fallut aller au ravitaillement à un petit carrefour de la route de Bras, je demandai à conduire cette corvée. Bien qu'arrosé copieusement, le trajet s'effectua sans perte (juste un blessé). Comme nous revenions, les obus étaient tellement nombreux qu'il fallait sauter de trou en trou.
- « Soudain le tir de l'artillerie allemande s'allongea. « Pas de doute : c'était le signal de l'assaut »
- « Je dis alors aux hommes de rejoindre la première ligne. J'y retrouve l'aspirant Féon, un breton de Cancale ; le sergent Jolly, d'Avrillé ; Bassard, Métais, le caporal Guilguié. Maximin Jolly me fait remarquer à une trentaine de mètres, des formes qui sautaient, elles aussi, de trous en trous. Elles ressemblaient à de véritables paquets de terre » « La première vague n'avait pas de fusil, mais commençait à nous envoyer des grenades. « Le sergent Jolly, qui avait veillé à l'entretien de son 86, en toucha une demi-douzaine ; de mon côté je vidai une caisse de grenades à cuiller.
- « L'attaque fut stoppée, mais le <u>sergent Jolly</u>, sa cigarette au bec, reçut un éclat d'obus au moment où, après avoir ajusté un Allemand qui s'était beaucoup approché, lâchait son coup. <u>L'aspirant Féon</u>, qui avait vidé son revolver sur les assaillants, n'avait plus de cartouche. « C'est à ce moment que le <u>sergent Victor Denis</u>, de <u>La Tranche-sur-Mer</u>, passant devant moi, l'accrocha par sa martingale de capote : « Ote-te donc d'ichi ; l'allant me tuer ine autre foué » (ôte-toi d'ici, ils vont me tuer une autre fois) »
- « Sa figure était ensanglantée : il s'affala sur moi. « le m'avant cassé ma pipe » (ils m'ont cassé ma pipe). Il avait toujours entre les lèvres une sorte de pipe en terre. Revenu de ses émotions il me dit : tu entends leur musique : ils vont remettre ça ! » « Il se mit à ramasser les fusils de ceux qui étaient morts et les plaça de façon à ce que les baïonnettes parussent »

« Que fais-tu Denis » ?

« et bé alors le crérant qu'i sans bérède! » (Ils croiront que nous sommes beaucoup). « En effet, il avait raison, nous restions 21 sur 167 montés en ligne, nous étions 21 de reste. Combien avait-il mis de fusils avec la baïonnette? Je ne l'ai ai pas comptés, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est venu une volée de gros obus qui nous a recouvert de terre, de pierre, de boue et les fusils que Denis avait disposés ont dû, eux aussi, être enfouis...

Le témoignage de l'abbé <u>Lucien Polimann[modifier]</u>

"Le 137° d'infanterie (recrutement de Vendéens et de Bretons, dont la garnison est à Fontenay-le-Comte) occupait le 11 juin, le bord sud du ravin de la Dame*(*surnommé le Ravin de la Mort), entre la ferme de Thiaumont et le bois de Nawé. Un bombardement de Verdun particulièrement violent fait subir aux deux bataillons de ligne des pertes énormes. Installés dans des trous d'obus vaguement organisés, nous avions tous la même consigne très simple et très nette : "Résister sur place ". Plusieurs Allemands s'étaient déjà rendus, annonçant l'attaque prochaine.

Vers 5 heures du matin, tandis que le bombardement se poursuivait sans arrêt, j'appris que mon confrère et ami, le lieutenant Grenier, vicaire à Bernay, venait d'être enterré avec un de ses sous-lieutenants et une partie de ses agents de liaison. C'était le commencement de l'enlisement. C'est alors que je fus désigné par mon colonel pour prendre le commandement de la 3^e compagnie qui possédait encore comme gradé un sous-lieutenant et un adjudant.

Avec la nuit qui allait bientôt tomber, le bombardement devint moins intense. Je mis aussitôt à profit ce moment d'accalmie relative pour réorganiser ma compagnie. L'ennemi voulant chercher des brèches ébauchées dans nos lignes par son bombardement, déclencha plusieurs petites attaques. Le bombardement atténué vers minuit, reprit vers 3 heures du matin avec une violence inouïe. Un prisonnier que je fis à ce moment me certifia que nous étions en présence de forces considérables, prêtes à l'attaque. Vers 5 heures du matin, l'artillerie ennemie, en des feux concentrés, joignit à sa mitraille la fumée et les gaz au point d'obscurcir la lumière du jour naissant. C'est à peine si nous voyons à dix pas, tellement la fumée était épaisse, mais tous les hommes étaient aux créneaux et j'avais près de moi trois mitrailleuses prêtes à fonctionner.

À cinq heures et demie, un de mes hommes cria : « V'là les Boches » ; je regarde sans rien voir; néanmoins, je commande aux mitrailleuses d'ouvrir le feu et à toute ma compagnie, je donne l'absolution; lentement, je fais mettre les baïonnettes au canon, préparer les grenades et recommande à chacun de mes hommes d'ouvrir l'œil. Mais impossible de percer ce rideau opaque de fumée et de brume et cependant, malgré la fumée, nos mitrailleuses font du bon travail. La première vague d'assaut est fauchée, et c'est à peine si quelques Bavarois peuvent approcher de nos tranchées, nos grenadiers s'en chargent.

Je croyais l'échec général de l'attaque ennemie, mais bientôt, la fumée étant dissipée, il me sembla voir, assez loin derrière moi, des lignes de tirailleurs qu'il était difficile d'identifier. La pensée horrible que nous pouvions être contournés me vint aussitôt à l'esprit et je fus confirmé dans cette opinion, car un de mes sergents blessé, parti pour se faire panser au poste de secours, venait de rencontrer près du poste du commandant un Boche qu'il avait abattu. Un obus enterra une de nos mitrailleuses, des vagues ennemies se dirigèrent vers nous.

L'artillerie française qui, longtemps, nous avait paru muette, commençait à se montrer active et les obus pleuvaient dru autour de nous. Ce tir, tout d'abord accueilli avec enthousiasme, car il faisait merveille, allait cependant nous causer de lourdes pertes, car un obus de 155, tombé à quelques mètres de moi, ensevelissait mon dernier lieutenant avec une dizaine d'hommes de sa section. *Pour la deuxième fois, la tranchée s'était refermée*.

À ce moment critique, personne ne perdit son sang-froid; la mitrailleuse déterrée, démontée et nettoyée, était en quelques minutes après, en état de fonctionner à nouveau; deux tireurs d'occasion s'en chargèrent. Tout ceci n'était que le début de l'attaque, pour nous du moins, car les survivants des huit compagnies placées à ma gauche venaient d'être faits prisonniers. Pendant ce dur combat, de nombreux officiers avaient trouvé la mort.

Vers 7 heures du matin, une deuxième attaque se déclencha afin de briser notre résistance désespérée car la 4^e compagnie tenait toujours à ma droite et je restais en étroite liaison avec elle. Cette fois, la fumée était dissipée. La ligne grise des tirailleurs ennemis descendait du fort de <u>Douaumont</u>. C'était la même manœuvre que deux heures plus tôt; mes braves allaient manœuvrer tout aussi bien. Seuls quelques Allemands purent avec peine rejoindre leur tranchée de départ.

Environ trois heures plus tard, nouvelle attaque, celle-là plus acharnée que les deux précédentes. Avec un ordre admirable et le calme d'une troupe à la manœuvre, la troisième vague déferlait des mêmes crêtes que la deuxième. Insensibles, semblait-il, à la mort qui frappait au milieu d'eux, les Bavarois progressaient méthodiquement de trou d'obus en trou d'obus. Arrivés à une centaine de mètres de nous, ils se regroupèrent et usèrent de leurs fusils pour continuer leur progression. Ce tir, bien ajusté, me tua plusieurs hommes. L'ennemi put ainsi gagner une soixantaine de mètres et, arrivé à bonne distance, nous attaqua à la grenade. La lutte devint des plus dures, mais se termina à notre avantage, nos grenadiers debout étant en pleine possession de leurs forces pour lancer leurs grenades. La panique se mit alors dans les rangs ennemis. Ces deux dernières vagues venaient du nord, une quatrième surgit venant de l'ouest; mais à peine sortie de sa tranchée, qui se trouvait à environ quatre-vingts mètres, elle fut prise de flanc par une de nos mitrailleuses qui fit des prouesses à elle seule.

Nous étions vainqueurs, et cependant malgré notre succès, nous restions isolés, emprisonnés dans un cercle de fer qui, d'heure en heure, allait se resserrer. L'ennemi, d'autre part, avait pris nos premières positions et était déjà loin sur le chemin de Verdun. Nous le voyions s'organiser et s'installer par petits groupes; il était désormais impossible de nous ravitailler en munitions.

Or, nous n'avions plus que quelques grenades « seize, je crois » ramassées un peu partout; les cartouches des morts avaient déjà été rassemblées et les mitrailleuses disposaient à peine de deux ou trois cents coups, chacune.

Vers midi, survint une accalmie, j'en profitai pour faire nettoyer les armes maintes fois graissées dans la matinée; nous partageâmes ensuite les quelques vivres qui nous restaient. Boire, il n'en était plus question, car les rares bidons encore garnis avaient été vidés durant la matinée.

Sur trois sections, il me restait vingt-cinq hommes; mon adjudant, dernier chef de section survivant, venait d'être tué près de moi tandis qu'ensemble nous dirigions le feu sur la dernière attaque: une balle l'avait frappé en pleine tête et sa cervelle avait jailli sur moi. Pendant ce court répit, nos yeux et nos cœurs se tournaient vers les lignes françaises, car on nous avait dit de tenir coûte que coûte et attendre la contre-attaque. Nous tenions. La contre-attaque allait-elle venir? J'essayais de faire des signaux avec le seul fanion de signalisation qui me restait et mon petit fanion du Sacré-Cœur que j'avais attaché à une baguette de lance-fusées. Ces signaux, renouvelés très souvent, durent être apercus par un biplan qui survolait nos lignes aui lanca une <u>fusée</u> signifiant : « Compris ». Je fis également des signaux à l'aide d'une lanterne de signalisation.

De mon poste d'observation sommairement installé, j'interrogeais l'horizon, cherchant dans le lointain les sauveurs que nous attendions toujours. Vers deux heures, autre histoire : voilà que quelques individus, avec des appareils à liquides enflammés sur le dos, sortirent de leurs tranchées à environ 80 mètres de nous. Ils étaient vus, cela suffisait, un sergent et quelques grenadiers se chargèrent de régler leur compte et ce ne fut pas long.

« La situation, malgré tout, devenait de plus en plus critique. Les mitrailleuses allemandes balayaient facilement nos tranchées, car chacun de nos mouvements était aperçu de l'ennemi. Je recommandai à mes hommes les plus grandes précautions; j'eus cependant encore près de moi un mitrailleur frappé mortellement car le coin que j'occupais était particulièrement visé, les Allemands apercevant mes signaux optiques, mais je devais à tout prix m'efforcer d'établir la liaison avec l'arrière. »

Nous eûmes à subir, vers six heures, l'attaque d'une forte patrouille ennemie, mais elle fit demi-tour avant d'arriver jusqu'à nous et ce fut tout. La nuit tombée, je recommençai mes signaux lumineux dans plusieurs directions pour demander du secours. Mes hommes étaient fatigués, ils avaient le ventre creux. J'avais permis à quelques-uns de dormir, mais d'un œil seulement. D'autres, hélas! achevaient de mourir; les moins grièvement blessés étaient blottis dans un coin de tranchée et poussaient parfois des gémissements à fendre l'âme. Nous envisageâmes la possibilité de regagner les lignes françaises, mais n'était-ce pas aller contre les ordres reçus qui nous demandaient de tenir sur place? Nous n'eûmes d'ailleurs pas le loisir de discuter longuement ce projet que mes camarades jugeaient chimérique car l'ennemi, sans se lasser, multiplia à partir de ce moment des petites attaques.

Aucune ne réussit et, un par un, nous arrivâmes même à faire davantage, mais un trop grand nombre de prisonniers pouvait devenir dangereux pour nous! À la pointe du jour, nous nous mîmes, mes hommes et moi, à faire le coup de feu sur des isolés, mais, bientôt, j'eus conscience que notre perte était imminente. Plus que huit cartouches, plus que cinq... plus qu'une... Et surtout plus de grenades, de ces grenades qui, jusque-là, avaient été notre sauvegarde. Je me rendais compte, d'autre part, que je touchais à la limite de la résistance de mes hommes, malgré leur héroïsme.

Avec mes camarades de la 4^e compagnie, j'envisageai la gravité de la situation et, en commun, nous décidions de nous débarrasser tout d'abord des mitrailleuses, désormais inutiles en raison du manque de munitions; démontées aussitôt, les différentes parties furent dispersées dans des trous d'obus.

Après cette opération, qui me fut douloureuse plus que je ne saurais le dire, j'exhortais mes hommes à persévérer dans le courage et la patience, nos camarades pouvant encore tenter de nous sauver. Mais malgré tous, combien furent pénibles pour tous, ces heures d'attente. La faim, la soif qui se faisaient pressantes ne comptaient plus; les plaintes de nos blessés, la vue de tous nos camarades tombés (et ils étaient nombreux, j'en avais trois pour compagnons) ne faisaient qu'augmenter en nous le désir d'une résistance acharnée afin de chasser ce spectre hideux de sa captivité, spectre qui se dressait menaçant et qui allait se pencher sur nous, car nos armes muettes indiquaient suffisamment aux Allemands qu'ils allaient pouvoir se préparer des lauriers très faciles, en capturant des hommes sans munitions et privés de toute nourriture.

L'heure de l'humiliation et de la souffrance sonna dans la matinée du 13 juin 1916 pour les quelques survivants de la 3° et de la 4° compagnie du 137e Régiment d'Infanterie de ligne, heure néfaste que je voudrais, à jamais, chasser de mon souvenir, mais heure de gloire quand-même, car passant uns dernière fois devant ceux qui restaient l'arme à la main, glorieusement alignés dans la mort, je pouvais dire en regardant la France : « Mère, tout est perdu, fors l'honneur! »

« Prisonniers, nous laissons dans la tranchée nos morts et nos armes; nos morts continuent à monter la garde : leurs armes appuyées contre le parapet jalonnaient la ligne. »



1919 EPILOGUE

Affectée en Belgique, au sein de la Vème Armée du Général Berthelot, l'unité participe aux travaux de remise en état de la région de Bastogne. Il revient sur Verdun et Toul pour l'encadrement de prisonniers russes (12/18 – 01/19).

Après des taches diverses et certainement fastidieuses aux frontières, le régiment se retrouve sur la vallée de la Meuse : Montherme, Givet, Fumay (04 à 05/19).

Les honneurs funèbres aux Morts seront rendus, à Chaumont-Saint-Quentin près de Sedan le 11 avril 1919.

Le 137ème RI participe avec son Drapeau au défilé de la victoire du 14 juillet 1919. Il quitte ses cantonnements de Gonesse le 21 août pour un retour triomphal à Fontenay le Comte le lendemain, accueilli avec enthousiasme par une population en liesse. Cette fête sera suivie quelques mois plus tard par la remise officielle d'un Fanion d'Honneur par la municipalité le 5 octobre 1919.

Quant au Drapeau du 137ème RI confié actuellement au CMFP-137°RI, il est décoré de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre et de la Fourragère, et aux noms de Lutzen, Bautzen, et Hanau gagnés pendant la campagne de 1813, on peut depuis cette époque y lire les combats suivants : La Meuse 1914, Champagne 1915, Verdun 1916,

L'Aisne 1917 qui rappellent aux jeunes apprentis militaires le dure sacrifice de leurs anciens.



Le sourire de la Victoire, les Pleurs de la défaite

N'ayant pratiquement rien sur ce que mon Grand Père du 137^{ème} R.I a subi pendant cette guerre à part ses blessures je ne peux raconter son histoire propre. Il en est de même pour la 2^{ème} guerre, celle de 40 ou je n'aurais que des morceaux d'histoire, que je vais citer à la suite de la 14-18.



Différents appareils fabriqués par les Poilus pendant cette guerre (Cisailles, Scie circulaire articulée, Moulin à ????)



(Cisailles, Fanal)



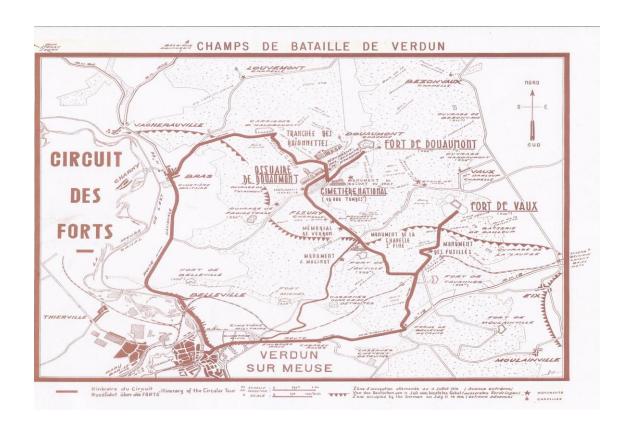


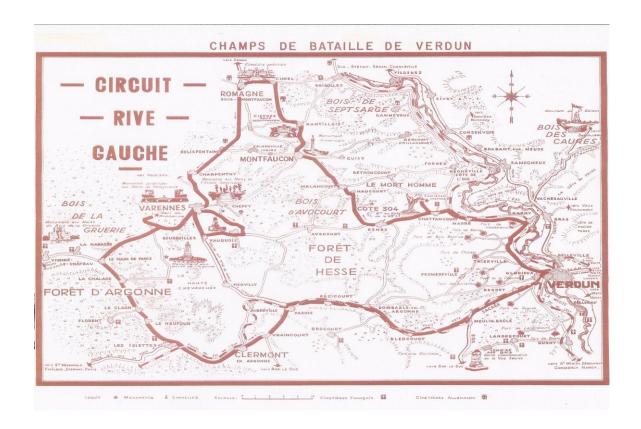
SCIE ARTICULEE



(Calot, havresac, bretelles)

(Havresac : sac à avoine porté derrière le dos et contenant l'équipement du soldat)





Guerre de 14-18 au 108ème régiment d'Infanterie



Adrien BOUFFARD, frère de mon grand Père Henri Croix de Guerre avec une citation

108ème Régiment d'Infanterie

En 1914 : casernement : Bergerac, 47° Brigade d'Infanterie; 24° Division d'Infanterie; 12° Corps d'Armée.

À la 24^e DI d'août 1914 à nov. 1918 Constitution en 1914 : 3 bataillons

2 citations à l'ordre de l'armée, fourragère verte; voir les citations

1914

Ardennes: Herbeumont, Nevraumont, Rossart Belgique: Chassepierre, Carignan, Mouzon, bois du Chêne, La Maison-Rouge, Vouziers

La retraite, Pogny, Ablancourt, Châtelraould bataille de la Marne (5-13 sept.): Courdemange, sud de Vitry Le François, mont Moret, Huiron, Blacy, Couvrot, Bussy-le-Repos, Auve, Valmy, Wargemoulin Champagne (oct.): Aubérive puis ferme de Moscou.

<u> 1915</u>

Champagne (janv.-mars): Prosnes Artois (juil.-sept.): Ecurie, Neuville-Saint-Vaast, les Tilleuls Artois (oct.-fév. 1916): Neuville-Saint-Vaast

<u>1916</u>

Bataille de Verdun (avril-mai): Marre, Les Quatre Cheminées Aisne (juil.-sept.): Craonnelle région Parisienne (oct.-nov.) Somme: Barleux (fin 16-début 1917)

<u>1917</u>

Champagne : secteur de Beauséjour, puis nord de Saint-Hilaire-Le-Grand, offensive du 17 avril : est d'Aubérive Champagne (mai-juin) : Le Hamon front Italien : à partir de nov. : lac de Garde

1918

Italie: vallée de la Brenta, Malo (janv.) puis Altipiano (avril-mai), Maragnolle (mai-juin), Altipiano (juin-oct.), San-Sisto, ravin de Clama, mont Sisemol Zocchi, Ferragh (oct.), Gallio, mont Longara (nov.)

CHAPITRE VII

Fantassin André Lérein 137ème R.I Vendéen

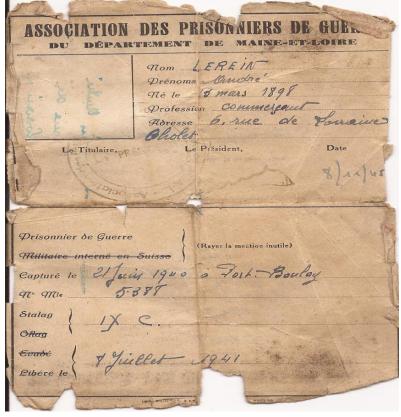
Guerre de 39-45

Camp en Allemagne

ses deux frères Louis et Gérard, Camps de Pologne et Poméranie









Marque « X » mon Grand Père Maternel, André Lérein, départ de Fontenay le Comte du 137^{ème} R.I Vendéen

Besetztes Gebiet Torritoire occupé Unbesetztes Gebiet Torritoire non occupé Michigan Grandes Arcicles Bittel los montions inutites Crebührenfrei!	An geprüft	
Vor- und Zum Nom et prénom Certer Gefangenennu No du prisonnier Lager-Bezeich Nom du camp	Absender: Expediteur: amer ferand mmer: 36337	Empfangsort: Lieu de destination Straße: A Rue de Vorraine Rue Land: (Albaeire et Loire) Landesteil (Provinz usw.) Département

Kriegsgefangenenlager

Camp des prisonniers

M. Stammlager X C

Datum: de 23-4-44

Chers Frère et Cour. Voida un petit moment que j'ai en

des nouvelles de vous J'espère que vous êtes en bonne

sonté et que tout va bien qu' findrée son man ainsi

que toute la famille. Oboi je suis torgoussen bonne santé

et je travaille toujours au garage, le moral est banet

nouvetten dons toujours la classe que je crois ne sourais

tarder. Je vousquiste à lieutet de vos toures nouvelles Boylines

géraret

Kriegsgefangenenpost Correspondance des prisonniers de guerre Postkarte Carte postale An	
Gefangenennummer: Nom et prévous Gefangenennummer: No du prisonnier Lager-Bezeichnung: Nom du camp siehe Rückseite voir au dos Deutschiand (Allemagne) Empfangsort: Lieu de destination Straße: Rue Land: Land: Land: Landesteil (Provinz usw.) Département Janue et aouice	

Kriegsgefangenenlager MStammlager B Datum: 14-11-43
Mon cher Tranging Dimanche dernier le l'ai écrit que Je navaes pas
reque le coli que tu m'amouçais craignant qu'il ne soit perdu-du jourd hui
Je suis hier constant hour son constorme don't favoir ground besig hour cet hi-
Veresdont fete remercie branemp la tampette m'a donné du bagont et un
festit moment double Bienre en aussi tespholos de la plise fiole - CL
ressentie an pepe et doit tries de terrire an Jaon- grostians a tous

Pendant cette guerre, et ce jusqu'en 1947-1948, il y avait des tickets et cartes de ravitaillement comme suit :

- Le pain 50grs par jour ;
- La viande 1 fois par semaine et suivant bien entendu à chaque fois du nombre de personne dans le foyer ;
- Le tabac 1 fois par mois (1 paquet);
- Le carburant
- Le textile (laine, tissus, layette, linge etc...);
- Les pneus;
- Le détergent (lessive, savon).

Les cartes étaient différentes selon les catégories de personnes et l'âge :

```
Carte « E » enfants ;
```

Carte « J » jeunes de 12 ans à 18 ans ;

Carte « T » travailleurs .

Il fallait remettre ses tickets au commerçant car lui, il fallait qui les envoie au centre de comptes points pour qu'il puisse effectuer ses achats dans les usines.

Lettre de Louis Lérein, frère de mon grand père André, Brigadier au 71^{ème} R.A.P – B.H.R section Principal 175.

Chers frères et filleule,

Je vous présente pour 1940 mes meilleurs vœux de bonne santé d'abord, de bonnes affaires et surtout la fin de cette maudite guerre pour tous afin de reprendre notre bonne vie familiale.

Je suis allé en perm à Noël juste pour donner un coup de main à Agnès (Lérein, nom de jeune fille) pour les fêtes, mais nous manquons de marchandises et elle augmente malgré tout la rareté. Enfin je suis reparti le 1^{er} de l'an et me voici à nouveau retrempé dans la vie militaire. Nous sommes depuis 3 semaines dans les Ardennes et il n'y fait pas chaud et avons de la neige depuis 15 jours. J'espère que tes affaires continuent d'aller bien. J'attends le renvoi à l'arrière de la 2ème réserve comme il est prévu – mais çà peut demander encore du temps. Espérons donc être bientôt réunis pour arroser la classe sans toutefois être trop optimiste car l'issue de cette guerre peut nous réserver toujours des surprises. Embrasse Dédée (ma mère) pour moi votre frère qui pense à vous. Signé: Louis Lérein. Il a été fait prisonnier et envoyé dans les camps de Pologne-Poméranie, comme Gérard et mon grand père André.

Conclusion

Ce qui est paradoxal dans cette guerre de 14-18 c'est que mes deux grands pères étaient au mêmes endroits dans des missions différentes. Ils ne connaissaient pas du tout mes parents n'étant même pas nés.

Le 5ème régiment du génie des chemins de fer militaire, dont dépendait mon grand père Henri Bouffard, a été d'un très grand secours et d'un grand appui et c'est sans doute mon grand père paternel qui a sauvé mon grand père maternel en le rapatriant sur l'arrière lorsqu'il a été gravement blessé, même laissé pour mort sur le champ de bataille à la tranchée des baïonnettes. Sans compter son frère Adrien qui lui aussi était de la partie.

Une autre chose c'est que mes deux grands pères, un de Nalliers et l'autre dont les parents sont nés à Foussais-Payré n'habitaient pas à des kilomètres l'un de l'autre que quelques 15 kilomètres au plus.



4^{ème} de couverture.

De cette guerre 14-18 peut de monde parle des chemins de fer militaire Français de leur histoire, du chemin de fer en général, sur les théâtres d'opérations. Vous pourrez constater à la lecture de cette ouvrage que la guerre de 14-18 aurait eu sans doute une autre fin plus désastreuse si cet appui, ce courage au labeur, et cet acharnement au travail du 5^{ème} régiment du génie des chemins de fer militaire n'avait pas été au plus proche des combats. Beaucoup d'hommes, de soldats au front ont eu sans doute leur vie sauvée par cette incroyable machine qu'était le chemin de fer militaire ou civil. Vous pourrez aussi lire et découvrir l'Algérie et Maroc à cette époque glorieuse de l'armée d'Afrique.

Vous serez peut-être étonné de voir que les Tunisiens ont eux aussi envahi l'Algérie, comme les Romains, Les Turcs et les Français en derniers. Cet ouvrage de vérité est à lire car c'est un témoignage verdict des personnes ayant participés à ces conflits 14-18 et 39-45 et surtout des Chemins de Fer sur qui sans eux la guerre aurait pris une autre tournure.

Bonne lecture.